



les beys

une famille du gévaudan

daniel a. beys

couverture d'après un tableau de noa mai

Je dédie cette histoire de la famille Beys à mon père Aurélien, orphelin de mère à l'âge de sept ans. Très pudique, il masquait ses sentiments. Mais son émotion, je la percevais lorsqu'il se recueillait devant la tombe de ses parents, à Saint-Saturnin.

Il parlait peu de sa famille, peut-être pour ne pas être submergé par ses souvenirs douloureux. Il laissait ce soin à Madeleine, ma mère, bien renseignée par Eugénie Cotineau, la grand-mère maternelle d'Aurélien et de René, les deux frères Beys.

Je remercie Josiane et mes filles pour m'avoir écouté, inlassablement, parler d'histoires de famille.

Enfin, je remercie mon cousin Alain Astruc, et sa femme Agnès, pour avoir ouvert et partagé toutes les archives d'Honorine et Augustin, pour les recherches aux Archives Départementales de Lozère, et pour leur accueil à Saint-Chély-d'Apcher.

Daniel Aurélien Beys dit Dany

Table des matières

Dédicace	3
Origine du nom	5
Les BEYS de Rocles	6
Onésippe Zéphirin Joseph BEYS	10
Joseph BEYS	17
Les instituteurs publics.....	27
Marie Rose Honorine.....	27
Onésippe Zéphirin Joseph	30
Marie Euphrasie Isidorine Emilie ou l'Intitutrice et le passeur des Gorges du Tarn	30
Jean Théodose Hilaire	33
Les enfants BEYS dans la Grande Guerre	34
Théodose (1893-1914).....	34
Augustin ASTRUC et Honorine	40
Marie François Auguste (1894-1915)	50
Sylvain	53
Alexis Fernand Marius.....	56
Joseph et Clémentine.....	57
Auguste CAUQUE et Emilie	57
Hommage aux combattants de la Grande Guerre	61
Louise	62
Marie RoseTUFFERY dite Maria	64
Transfert à Mende des dépouilles des fils BEYS.....	66
Le retour de François.....	66
Le retour de Silvain.....	68
Chroniques des environs de Rocles	70
Un étrange voyageur.....	71
Le dernier voyage du connétable.....	72
La Bête.....	73
Epilogue	76

Origine du nom

A l'époque franque (VIème - fin du Xème siècle) les hommes ne portent qu'un nom unique¹. Ce nom se transforme à partir de la fin de cette période en nom de baptême. De plus en plus souvent l'enfant baptisé porte le nom de la marraine ou du parrain. Les noms de saints font leur apparition avant de se répandre.

La pratique du surnom qui a toujours existé se généralise d'abord dans la noblesse, ensuite elle gagne les autres populations à la fin du XIème et au long du XIIème. A noter qu'elle ne touche encore que les hommes. Les femmes attendront presque deux siècles de plus. Durant tout ce temps le surnom commence à se transformer en nom, au profit du fils, du continuateur, en premier lieu. Il deviendra nom de famille lorsqu'il sera étendu aux filles. Le surnom du père s'est alors définitivement transformé en nom patronymique.

Les surnoms proviennent de quatre grandes sources. « La première est celle des sobriquets se rapportant à une particularité physique ou morale. La seconde est celle des noms d'origine à laquelle appartient le nom de terre privilégié par la noblesse, mais aussi utilisé par les paysans dont les tenures sont devenues héréditaires tout comme les fiefs. La troisième est celle constituée par le nom de baptême du père » par exemple Jacques fils de Martin, ou plus brièvement Jacques Martin. Cette pratique aura peu de succès en France et nos ancêtres lui préféreront le nom de terre ou de lieu. « La dernière est celle des métiers ou états, y compris celle de gendre, qui sont tous des noms de villes »².

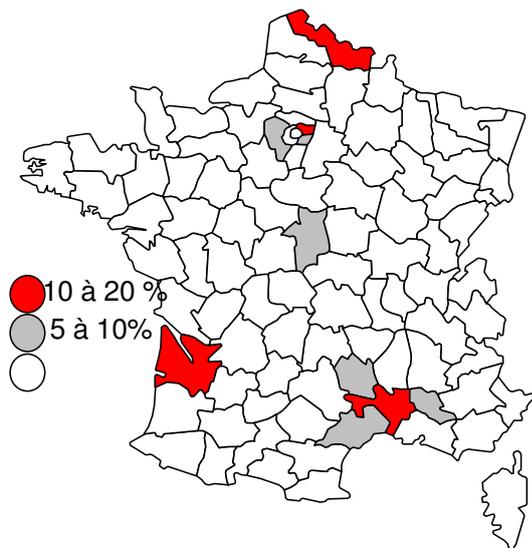
Tous ces sobriquets seront multipliés par les effets de la phonétique, de l'orthographe et des façons de parler.

Jacques Cellard, dans son livre Trésor des noms de famille,³ explique que le « *bouleau* est représenté par trois groupes de noms ». D'abord, ceux venant du vieux mot *boul* ou *bouille*, puis ceux venant du mot collectif *boulaye* signifiant *forêt de bouleaux*. Enfin, toujours pour le nom ancien de l'arbre, mais au sud de la Loire, *bès*, d'où les noms BESSE, BESSET, etc. Ceci semble confirmer ce qui se dit dans la famille sur l'origine du nom. Il faut remarquer qu'en Lozère, sur les registres d'état civil, notre nom s'écrit indifféremment sur les registres : **beys**, **beïs**, **beis**, **bes**.

¹Généalogie magazine, n°89 décembre 1990 - Origine du nom de famille, Anne LEFBVRE-TEILLARD, pp. 15-18.

²ibid. p. 16.

³Trésor des noms de familles, Jacques Cellard - collection "Le français retrouvé", éd. Belin 1987, p 246.



Les BEYS abonnés PTT en 1992.
 Au centre de la carte, le département du Cher,
 tous les Beys y sont de notre famille

Le nom BEYS, ainsi orthographié, est relativement peu fréquent : 67 abonnés sur Minitel en 1992. Il est localisé essentiellement dans 4 régions : au sud-est du Massif Central, le Nord, l'Ile-de-France, la Gironde.

Le 7 octobre 1572 Gilles BEYS, né à Hague en Hollande, se marie avec la fille d'un imprimeur. Il est à l'origine d'une lignée d'imprimeurs qui s'installent à Paris et Lille⁴.

Les BEYS domiciliés en Gironde, dont plusieurs ont été interrogés, disent que leurs aïeux sont originaires de la même région qu'eux. Sauf information contraire nous pouvons donc penser qu'ils n'ont pas de lien avec le groupe du sud-est du Massif Central. Par contre, Bordeaux étant un grand port maritime, l'hypothèse de lien entre les Girondins et les Hollandais n'est pas à écarter.

Les BEYS de l'Ile-de-France proviennent de chacune des autres régions.

A l'étranger des BEYS habitent aux Etats Unis, en Allemagne, en Hollande, en Australie.

Les BEYS de Rocles

Les BEYS auxquels nous nous intéressons ont des racines à Rocles, un petit village aux confins du département de la Lozère. Ils vivent et meurent pour la plupart dans le hameau de Villevielle, dans l'*ousta beÿs*.

Le département de la Lozère provient en grande partie de l'ancien *Gévaudan*⁵ dont les habitants sont les *Gabales*, ce qui pouvait signifier: *les hommes des torrents de montagne*⁶. Ce sont des Celtes venus peut-être de Franconie et des bords du Main (région de Francfort)⁷. On connaît aussi parfois les habitants du Gévaudan sous le vocable de *Gavauds*⁸.

Les membres de l'Assemblée constituante de 1790 faillirent appeler *Département des Sources* l'actuel département de Lozère. Le riche plateau de l'*Aubrac* et le haut plateau granitique de la *Margeride*, au sol plus pauvre, constituent la *Montagne*, ou encore la *Haute-Lozère*. Le sud du

⁴Nord Généalogie, n° 73 - 1985, page 124-125.

⁵Saugue et son canton furent accrochés à la Haute-Loire. Par contre la Lozère reçut Meyrueis et Villefort.

⁶René Jean BERNARD, Paroisses et communes de Frances, Dictionnaire d'histoire administrative et démographique, Lozère, éd. CNRS, 1982, Paris, p.45.

⁷Félix BUFFIERE, Le guide de la Lozère, éd. La Manufacture, Paris 1990, p. 30.

⁸La Grande encyclopédie - Inventaire raisonné des Sciences, des Lettres et des Arts, éd. H. Lamirault et Cie, item *Lozère*, p. 716.

département se partage entre les *Causses* et les *Cévennes*, tous les deux aux sols peu fertiles. Enfin la description ne serait pas complète sans les *vallées*, celle du Tarn dont l'attrait touristique est lié aux Causses, et la riche vallée du Lot ou *Olt*. Au total 437 cours d'eau, nés tous dans le département, parcourent la Lozère et finissent leur course dans le Rhône et dans la Garonne.⁹

De nos jours, les Lozériens parlent, encore un dialecte de langue d'Oc ; dans le nord du département celui-ci se rapproche de l'Auvergnat.

Au début du XX^e siècle la Grande encyclopédie, éditée à Paris par H. Lamirault et Cie, indique qu'en Lozère *les seules industries ayant quelque extension sont celles de la fabrication des sabots (...) et celle de la draperie qui occupe un millier d'ouvriers et 6000 broches dans une vingtaine de manufactures. On cite encore des tanneries et des parchemineries.*

Rocles se situe en Margeride. Celle-ci est *une longue suite de plateaux granitiques ondulés, couverts de forêts de chênes, de hêtres, de sapins, en partie de gras pâturages, abondants en sources*¹⁰. Les prés sont verts et comme semés de gros rochers ronds de granit. La tradition populaire raconte que Gargantua les aurait lancés comme de simples billes de terre alors qu'il jouait. Les *terres trop acides* de la Margeride, *pauvres en chaux et en phosphate, ont plus de pâturages que de champs et de prés. En fait de céréales, elle n'a guère jamais produit que du seigle, de l'avoine ou de l'orge. L'élevage a pris aujourd'hui la place des cultures*¹¹. Autrefois cette région engraisait, à la belle saison, plus de la moitié des 250 à 300 000 moutons qui, transhumants, venaient de Camargue et du Bas-Languedoc.

En 1364 on parle de la paroisse de *Roclis*¹². Vers 1762-1768 *l'Etat des paroisses du Diocèse de Mende et des lieux dont chaque paroisse est composée* mentionne Rocles, Besses, Palheyres, Vieux-Fraisse, la Bastide, Lahondès, Viallevieille (Villevieille), dans la liste des villages, hameaux, métairies¹³ dépendants de la paroisse de Rocles. Il faut ajouter à cette énumération la Rochette-Borne, les Thors.

La commune comptait 592 habitants vers 1881¹⁴, et 234 en 2016. Sa superficie est de 1 984 hectares¹⁵.

Les communes limitrophes de Rocles sont : Saint-Flour-de-Mercoire, Le Cheylard-l'Evêque, Chaudeyrac, Pierrefiche, Chastanier, Naussac, Langogne. Cette dernière ville avait 3611 habitants vers 1881, et 2886 en 2016. C'est le chef-lieu de canton et également celui d'arrondissement. Langogne se trouve au confluent de la Langouyrou et de l'Allier. Au début du XX^e siècle cette ville vivait du bois et de la viande. Depuis 1950 Langogne, devenue *station climatique*, axe son développement sur le tourisme. A proximité le vaste lac de Naussac offre un magnifique plan d'eau et des activités nautiques.

Au début de mes recherches généalogiques, avec Josiane, nous allons à Rocles (Lozère). A la mairie, les archives de l'état civil de Rocles débutent avec les registres catholiques de 1762.

⁹Adolphe JOANNE, Géographie du Département de la Lozère, Hachette, 1881 & rééd. 1994, Paris, pp. 7-8

¹⁰ibid. pp. 10-11

¹¹op. cit. Félix BUFFIERE, p. 15.

¹²op. cit. René Jean BERNARD, p. 241.

¹³ibid. p. 58.

¹⁴op. cit. Adolphe JOANNE p. 66.

¹⁵ibid. p 241.

Le premier couple apparaissant dans un registre est Jean BEYS et sa femme Jeanne TOURNAIRE à l'occasion du baptême de leur fils Etienne né le 22/05/1762. D'autres couples comme celui de Pierre BEYS époux de Marie Anne THERON sont aussi mentionnés. Un dénommé Jean BEYS, âgé de 64 ans, décède le 06/09/1797 à Villevieille.

Le couple Pierre BEYS et Marie Anne THERON donnera des descendants. Nous pouvons citer de nos jours Antoine Marcel BEYS, domicilié en 1993 à Chaudeyrac (Lozère).

Des actes plus anciens sont maintenant visibles en ligne sur le site des Archives Départementales de Lozère.

Avertissement

Je me limite, dans cette monographie, à l'étude de la branche où se trouvent Jean BEYS et Jeanne TOURNAIRE ¹⁶. C'est la branche de mes aïeux, ceux dont je porte le patronyme.



Rocles (Lozère) et son clocher caractéristique

Pour effectuer des recherches, en généalogie, il faut partir de ce que l'on sait. C'est la raison pour laquelle je commence par mon grand-père Onésiphe Zéphirin Joseph BEYS dit Joseph.

¹⁶ Après les BEYS, j'ai prévu d'écrire sur beaucoup de patronymes apportés par les femmes. En particulier ma famille CHAGNON de Saint-Saturnin (Cher).

Ascendance agnatique (par les hommes) d'Onésippe Zéphirin Joseph BEYS dit Joseph

Génération	Nom	Date Naiss./Bapt.	Lieu Naiss./Bapt.	Conjoint	Date d'union	Lieu d'union	Date Décès/Inhum	Lieu Décès/Inhum	Âge au décès
1 ^e	Onésippe Zéphirin Joseph BEYS	2.10.1884	Saint-Sauveur-de-Ginestoux	Clémentine Rose CHAGNON	18.9.1909	Saint-Saturnin	1.4.1939	Saint-Vitte	54
2 ^e	Joseph VEIX / BEYS	10.8.1845	Rocles	Marie Agnès Mélanie TUFFERY	17.2.1882	Saint-Alban-sur-Limagnole	2.9.1914	Mende	69
3 ^e	François BEYS	27.7.1811	Rocles	Jeanne TREMOLIERE	15.5.1842	Chastanier	23.2.1883	Rocles	71
4 ^e	Etienne BEYS	22.5.1762	Rocles	Marianne SAINT-JEAN	3.6.an XI	Rocles	14.11.1823	Rocles	61
5 ^e	Jean BEIS	après 1723	peut-être Rocles	Jeanne TOURNAIRE	26.2.1759	Rocles	après 1784	peut-être Chaudeyrac	
6 ^e	Reymond BES	4.7.1684	Rocles	• Toinette FORESTIER • Anne CHABALIER	• ~ 21.6.1706 • 9.2.1723	• Chaudeyrac • Rocles	26.2.1729	Rocles	44
7 ^e	Vidal BES	avant 1663	Chasseradès	Catherine REYMON	11.11.1678	peut-être Rocles	entre 1712 & 1727	Rocles	49
8 ^e	Vidal BES			Cécile HEBRARD			avant 10.11.1678		

Nous sommes tous très attachés à notre nom de famille, beaucoup d'entre nous ne cherchent qu'à connaître leur lignée paternelle. Sur ce tableau, l'apport des femmes dans nos généalogies est, de façon évidente, mise en valeur. Ce sont elles qui apportent la nouveauté et qui rendent nos généalogies si riches. Que serions-nous sans nos grands-mères ?

Onésippe Zéphirin Joseph BEYS

Onésippe Zéphirin Joseph, j'aime ces prénoms, ceux de mon grand-père, ils illustrent bien l'imagination de ses parents. Tout le monde l'appelle Joseph. Il naît le 2 octobre 1884 dans le logement de l'école du Crouzet-Chaffols, commune de Saint-Sauveur-de-Ginestoux (Lozère). Son père Joseph BEYS, instituteur public, et sa mère Marie Agnès Mélanie TUFFERY, habitent alors ce hameau depuis 9 mois environ. Une petite Honorine a devancé le bébé en 1882.



L'église de Saint-Sauveur-de-Ginestoux (Lozère)

Peu après la naissance, la famille déménage à l'école primaire cantonale de Saint-Amans (Lozère). Joseph y passe certainement son Certificat d'Etudes Primaires.

Joseph, après avoir obtenu son Brevet Elémentaire, échoue au concours d'entrée à l'Ecole Normale de Mende. Néanmoins, il entame une carrière d'instituteur comme stagiaire. Le département de Lozère n'ayant pas assez de postes, lui qui n'est pas normalien doit s'exiler. *Les aléas des attributions de postes l'envoient dans le département du Cher à Herry en 1902, puis à Méry-es-Bois.* ¹⁷.

En 1903 Joseph BEYS passe le Conseil de révision¹⁸ à Mende, car il se dit domicilié à Brenoux, chez ses parents. Sa Fiche matricule donne en détail son signalement : taille 1,64 m, cheveux et sourcils châtain foncé, yeux marron, front haut, nez rectiligne, bouche petite, menton rond, visage ovale ; degré d'instruction 4.

Après ses deux premières années d'enseignement dans le département du Cher, Joseph effectue son service militaire. Le 14 octobre 1905, habillé, harnaché, tête rasée, le voilà soldat de 2^e classe au 163^e R.I. (Régiment d'Infanterie). Le Régiment a son casernement à Nice¹⁹ et peut-être aussi en Corse, car c'est à Ajaccio le 1^{er} août 1906 que Joseph se fait prendre en photo dans son uniforme de parade.

¹⁷ Bulletin municipal de St-Saturnin (Cher) 2013 - article de Dimitri PIROT.

¹⁸ Registre matricule - Mende, classe 1904, Fiche matricule 11.

¹⁹ 163^e RI est basé à la caserne Riquier à Nice - <http://www.casernes-militaires.com/>



Joseph BEYS, Ajaccio le 01.08.1906

Le 17 septembre 1906 Joseph retrouve la vie civile et peu après son métier d'instituteur qui l'a conduit dans le Berry. Le voilà adjoint à l'école primaire de Saint-Saturnin (Cher). Son directeur est Louis BEAUFRERE²⁰, il sera remplacé avant 1911 par Louis BUTTE.

Au début du XXe siècle, l'école de garçons compte environ 130 inscrits pour 2 classes seulement. L'actuelle Mairie accueille déjà le bureau administratif de la commune ainsi que le logement du directeur de l'école, M. Louis BUTTE. L'une des pièces est aménagée et rendue indépendante dès 1881 pour recevoir l'instituteur adjoint. Joseph en a peut-être bénéficié à son arrivée à Saint-Saturnin en 1906. Les effectifs croissent et nécessitent l'ouverture d'une 3^e classe et donc d'un nouveau poste d'adjoint. La nouvelle classe est installée provisoirement dans la

*salle actuelle du Conseil qui constitue à l'époque l'unique salle de mairie.*²¹

A proximité de l'école et de la mairie existe un petit café. L'aubergiste est la Veuve CHAGNON, il s'agit d'Eugénie COTINEAU, née en 1866 à Saint-Saturnin. Son « feu mari », Jean Baptiste CHAGNON est décédé à 41 ans en 1905. Ils ont une fille unique Clémentine Rose CHAGNON, née le 9 mars 1892.



Saint-Saturnin - Place de la Mairie (vers 1930)

(crédit photo « Canton de Châteaumeillant en cartes postales »)

Joseph, probablement, fréquente régulièrement ce modeste bistrot, et parfois y déjeuner. La fillette de la maison devient jeune fille, il la trouve bien jolie et son teint hâlé lui rappelle les femmes de sa Lozère. Elle doit le trouver séduisant, sans doute. La maman, Eugénie, voit probablement d'un bon œil naître l'amour entre sa fille et le jeune instituteur.

²⁰ Recensement de St-Saturnin 1906 - page 2.

²¹ Op. Cit. D. PIROT



Mariage de Joseph BEYS et Clémentine CHAGNON - Saint-Saturnin (Cher) le 13.09.1909

Finaleme^{nt} Onésiphe Zéphirin Joseph BEYS et Clémentine Rose CHAGNON se marient par un beau jour de septembre 1909, le 13. La mariée est resplendissante dans sa belle robe blanche au col de dentelle, grands yeux sombres, taille fine, ses cheveux noirs coiffés de fleur d'oranger. Joseph arbore des gants blancs, il porte redingote et col dur. Sa chaîne de montre et sa pochette blanche égaient son costume sombre. L'assistance est nombreuse et élégante. Eugénie, la maman, porte sa plus belle coiffe berrichonne. Les parents de Joseph sont absents, la Lozère est bien loin. Ils ont donné leur consentement car Joseph n'a pas tout à fait 25 ans²², et puis c'est la coutume.

De leur union naissent René Alexis le 6 août 1910 et Emile Aurélien le février 1914

Pour la rentrée 1914-1915, Joseph est muté à l'école de Saint-Vitte (Cher). Il n'a pas le temps de se rendre à son poste que la guerre est déclarée.

Il faut partir.



Clémentine, René et Aurélien en 1915

²² Acte n° 14 Mariage d'Onésiphe Zéphirin Joseph BEYS avec Clémentine Rose CHAGNON, 13.09.1909, Saint-Saturnin, Cher.

La guerre de Joseph BEYS est détaillée, ci-après, dans les chapitres sur *Les enfants Beys dans la Grande Guerre*.

En 1919 Joseph BEYS retrouve son poste de Saint-Vitte. Il est maintenant instituteur titulaire dans l'école à classe unique de ce village. Monsieur l'instituteur exerce, comme très souvent dans les campagnes, la fonction de secrétaire de mairie. Cette activité, en plus de l'apport appréciable de salaire, lui permet de connaître rapidement les notables, les affaires de la commune et les habitants des hameaux reculés.

Joseph est vite apprécié et s'intègre rapidement. La famille BEYS fait alors partie du village, de la communauté. Sa classe comprend de 22 à 25 écoliers de 6 à 14 ans, y compris René et Aurélien. Ses objectifs sont d'apprendre à lire aux petits et d'obtenir de bons résultats au certificat d'étude que les écoliers passent à Saulzais.

Il s'habille simplement, été comme hiver, d'une vareuse marron boutonnée jusqu'au cou avec des boutons métalliques. Le pantalon de velours tombe sur des sabots vernis à bande de cuir noir. Une grosse chaîne retient sa montre oignon glissée dans la pochette de sa vareuse. Il la consulte régulièrement pour rythmer les activités de la classe et sonner la récréation très attendue. Dans une poche son sifflet en bois.



Au dernier rang, le 1^{er} à gauche est Aurélien, le 4^e René.
Ecole de Saint-Vitte vers 1922.

La vie aurait pu continuer, laborieuse, heureuse aussi, avec les amis : les JAMET sur la place, les GODIGNON dans la ferme en face de l'école. Mais, la veille de Noël 1922, Clémentine meurt d'une pneumonie, ou de tuberculose. Les enfants sont petits, 8 et 12 ans.

Clémentine CHAGNON est inhumée au cimetière de Saint-Saturnin, près de son père.

La grand-mère des enfants, Eugénie, ferme pour toujours son bistrot de Saint-Saturnin. Elle vient s'installer à Saint-Vitte pour élever René et Aurélien, s'occuper de son gendre, et tenir la maison. Elle va leur consacrer tout le reste de sa vie.

A cette époque, avec un père instituteur et une grand-mère exigeante, malgré leur amour, la vie n'est pas drôle tous les jours pour les deux gamins.

Du temps passe et Joseph fait la connaissance d'une personne avec qui il aimerait se marier. Ce projet se heurte à l'opposition farouche de sa belle-mère qui gère la maisonnée. Toujours est-il que rien ne se fait. La frêle Eugénie COTINEAU a gagné.



Eugénie COTINEAU à St-Vitte

Dès que l'un de ses fils atteint 16 ans, Joseph lui offre son premier fusil. Le garçon est déjà initié pour avoir souvent suivi le père dans les guérets et les taillis de la commune, et avoir observer le travail de la chienne. Parfois même, récompense suprême, il a le droit d'épauler et de tirer. Dans notre Berry le premier couteau de poche, celui qui servira à tout, concrétise le passage de la petite enfance à l'âge de raison. Le premier fusil, lui, marque le passage vers l'âge adulte.

Quel bonheur ils ont à courir les prés et les champs, à sauter les *bouchures*. Les chiens sont de la fête et aboient joyeusement.

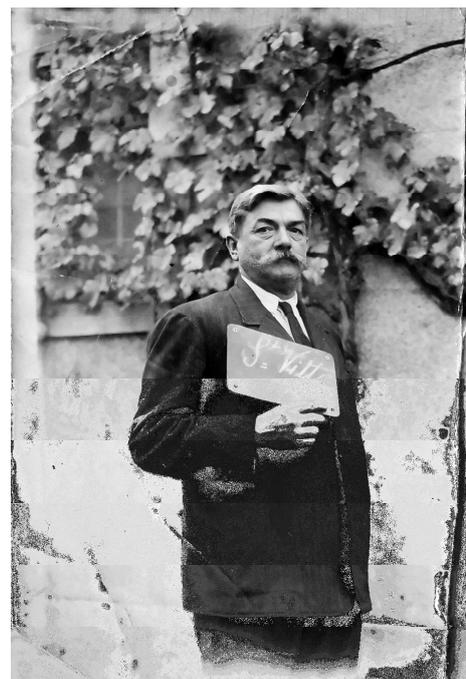
Au retour, Joseph n'est pas souvent bredouille en ce temps-là, car le gibier abonde, la grand-mère se réjouit à la perspective de cuisiner. La famille se régale de bon cœur avec des perdrix aux choux ou un civet de lièvre suivant les jours. La sauce du civet se fait avec le sang du rongeur et le foie écrasé, ceci pour épaissir et parfumer encore plus

la marinade. La recette se transmet avec bonheur dans la famille.

Les enfants des hameaux écartés mangent à l'école, la maman ayant préparé le nécessaire. C'est Eugénie qui réchauffe les gamelles sur le coin de son poêle. Après une récréation les élèves rentrent en classe où Joseph les surveille. Souvent, l'âge venant, il s'assoupit un peu sur le bureau, la tête posée entre les bras. Les enfants font silence, le maître se repose.

Durant l'hiver 1939, en janvier à St-Vitte, Joseph tombe malade. Il décède le 1er avril 1939 d'un coma diabétique. Ce jour-là, la courte sieste se prolonge, finalement les élèves s'inquiètent. Joseph affalé sur le bureau ne se relève pas.

Le jour de son enterrement un car est affrété, probablement par la commune, ainsi le Conseil municipal au complet, les enfants de l'école, les amis et les voisins accompagnent leur instituteur jusqu'au cimetière de Saint-Saturnin. On l'enterre dans le caveau des CHAGNON - COTINEAU auprès de sa femme



Joseph BEYS vers 1930

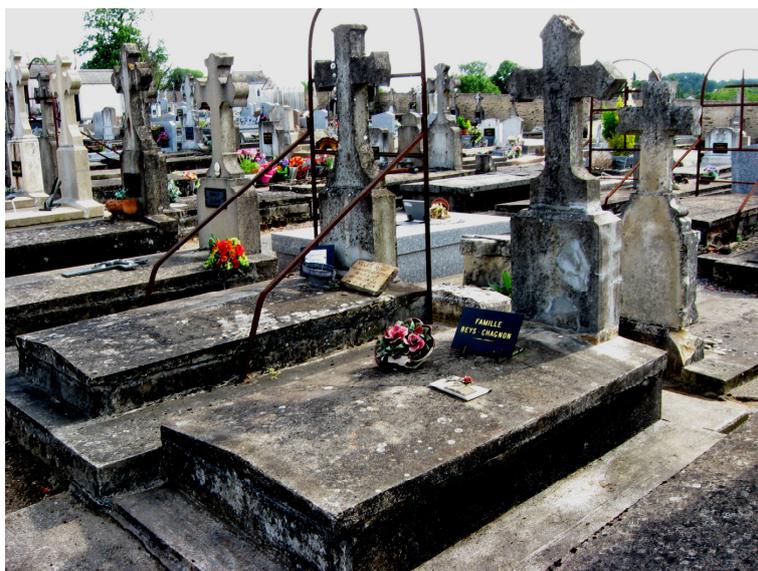
Clémentine. Tout autour de nombreuses tombes contiennent les dépouilles de nombreux CHAGNON, tous des cousins.

Après le décès, l'Inspection primaire décide de faire remplacer Joseph BEYS par sa belle-fille Madeleine TESSIOT, jeune institutrice. La vie continue à Saint-Vitte.



Les écolières et écoliers de St-Vitte en 1939 avec Madeleine BEYS-TESSIOT, leur institutrice.

La grand-mère, Eugénie COTINEAU demeure jusqu'à sa mort en 1943, avec son petit-fils Aurélien et sa jeune épouse Madeleine. Elle meurt à Saulzais-le-Potier (Cher), route d'Urçay, le 13.05.1943. Elle rejoint la tombe familiale à Saint-Saturnin.



La tombe de la famille BEYS - CHAGNON à Saint-Saturnin

Ascendance agnatique de Clémentine Rose CHAGNON

Génération	Nom	Date Naiss./Bapt.	Lieu Naiss./Bapt.	Conjoint	Date d'union	Lieu d'union	Date Décès/Inhum	Lieu Décès/Inhum	Âge au décès
1 ^e	Clémentine Rose CHAGNON	9.3.1892	St-Saturnin	Onésippe Zéphirin Joseph BEYS	18.9.1909	St-Saturnin	24.12.1922	Saint-Vitte	30
2 ^e	Jean Baptiste CHAGNON	9.3.1864	St-Saturnin	Eugénie COTINEAU	24.10.1891	St-Saturnin	16.5.1905	St-Saturnin	41
3 ^e	François CHAGNION	1.5.1831	St-Saturnin	Marie JONCHAT	6.2.1855	St-Saturnin	14.5.1879	Chazemais	48
4 ^e	Martin CHAGNON	15 messidor an IV	St-Saturnin	Gabrielle Marie PERRONNET	31.1.1815	St-Saturnin	27.3.1853	St-Saturnin	56
5 ^e	Martin CHAGNON	27.6.1777	St-Saturnin	Marie GUILLOT	13 ventôse an II	Saint-Maur	18.12.1818	La Chapelette (Saint-Eloy-d'Allier)	41
6 ^e	Martin CHAGNON	14.5.1752	St-Saturnin	• Marie BOURDEAUX • Marguerite LHOPITALT	• 8.2.1774 • 19 pluviôse an III	• St-Saturnin • St-Saturnin	5 prairial an X	St-Saturnin	50
7 ^e	Leonard CHAGNON	20.3.1719	St-Saturnin	Françoise NOEL	25.2.1743	St-Saturnin	25.12.1756	St-Saturnin	37
8 ^e	Michel CHAGNON	30.1.1693	St-Saturnin	Françoise PERONET	2.7.1715	St-Saturnin	15.10.1747	St-Saturnin	54
9 ^e	Saturnin CHAGNON	vers 1655	St-Saturnin	• Jeanne BARNARDET • Jeanne BRIDIER	• 12.2.1686	• St-Saturnin		St-Saturnin	

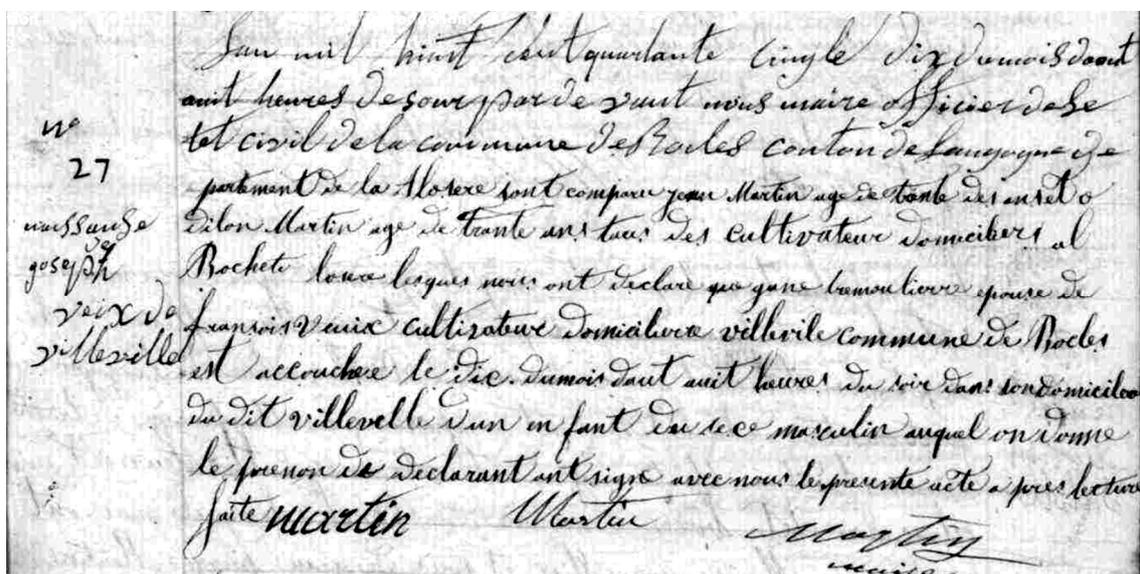
Joseph BEYS

Joseph BEYS, père d'Onésiphe Zéphirin Joseph, naît le dimanche 10 août 1845 à Villeville, un hameau de la commune de Rocles (Lozère). Son père François BEYS est natif de Rocles, sa mère Jeanne TREMOLIERE vient de Pierrefiche (Lozère).



Le hameau de Villeville commune de Rocles (Lozère)

Le jour de la naissance de Joseph, sa naissance est enregistrée par Vital MARTIN, maire de Rocles de 1843 à 1848.



Acte de naissance de Joseph BEYS le 10.08.1845

(En marge :) n° 27 naissance de joseph veix de villeville

Lan mil huit cent quarante cinq le dix du mois daout ~~auit heures de souz~~ parde vant nous maire officier de letat civil de la commune de Rocles canton de Langogne departement de la Aloreze sont comparu Jean Martin age de trante dei ans et odilon Martin âge de trante ans tous des cultivateur domiciliers al Rochete borne lesques nous ont declare que gane tremoulierre epouse de fransois veix cultivateur domicilier a villevile commune de Rocles est

décembre 1878. Ensuite l'inspecteur primaire le nomme le 11 février 1879 à l'école des Faux, un hameau de la commune de Saint-Alban-sur-Limagnole.



Les Faux, commune de Saint-Alban-sur-Limagnole (Lozère)

Voilà donc Joseph instituteur public aux Faux. Le hameau compte environ 120 habitants. L'école meublée de 10 tables de 4 places, 32 élèves sont inscrits en 1879, 12 filles et 20 garçons répartis en trois divisions. Joseph utilise la méthode Néel²⁶ pour enseigner la lecture aux plus jeunes. Chaque jour les enfants font une dictée et, une fois par semaine, étudient une fable ou un morceau choisi et suivent une leçon de choses. L'inspecteur primaire note dans son rapport que *l'école des Faux est bien dirigée. L'Instituteur est intelligent, il a du goût pour sa profession. Les résultats sont déjà satisfaisants Les habitants sont biens disposés pour l'école et pour l'instituteur*²⁷. Les rapports de Joseph avec les familles, le maire et le curé sont bons.



Un peu de ciment sur un mur de pierre, ultime vestige de l'école des Faux.

²⁵ Devenu La Bastide-Puylaurent.

²⁶ Pour la Méthode Neel, voir <http://www.le-temps-des-instituteurs.fr/ens-francais-methodes-19e.html>

²⁷ Dossier instituteur, 1T1191, AD Lozère.

La salle de classe mesure 6m par 5,30m, avec une hauteur sous plafond de 2,40m. Le logement de l'instituteur se réduit à une pièce et nécessite un bon crépi intérieur.

Aux Faux, à droite en venant de Saint-Alban, une impasse conduit à l'école, au bout du passage se trouve la ferme TUFFERY. De nos jours l'école a disparu, mais on distingue la marque d'un pignon de l'école sur le mur d'une grange.

Joseph se marie « sur le tard », à 37 ans. Malgré son âge la coutume impose que ses parents donnent leur autorisation²⁸ afin qu'il épouse Marie Agnès Mélanie TUFFERY, 24 ans. La cérémonie se déroule le vendredi 17 février 1882 à Saint-Alban-sur-Limagnole. Un contrat de mariage est fait le jour du mariage, devant Me VINCENS le notaire du lieu.



L'ousta TUFFERY, de nos jours, aux Faux commune de St-Alban.

Marie Agnès Mélanie est la 2^e enfant, sur 6, du couple Jean Antoine et Marie Rose CHALEIL.

Précédemment, la jeune épouse a donné le jour à une fille, Marie Rose TUFFERY née de père inconnu en 1878. Elle se nomme TUFFERY, on n'est plus au temps des enfants nés « sans nom ».

Après la naissance d'un premier enfant, Honorine, ils partent en janvier 1884 pour le Crouzet-Chaffols, c'est un hameau important de la commune de Saint-Sauveur-de-Ginestoux (Lozère).

Pour qui a vu cet endroit avec sa grande école de pierre, dans ce hameau perdu de Lozère, il est facile d'imaginer leur arrivée. Nous sommes en hiver, à près de mille mètres d'altitude, Joseph et Marie Agnès arrivent à la tombée de la nuit, il fait très froid. Leurs affaires s'entassent dans un traîneau tiré certainement par le cheval²⁹ de Jean Antoine TUFFERY, le père de Marie Agnès qui est cultivateur.

²⁸ Acte de *mariage du sieur Beis Joseph et Tufféry marie-agnès-mélanie* du 17/02/1882. Les parents de Joseph sont absents ils consentent au mariage par *acte en brevet devant Me Bresson notaire à Langogne*.

²⁹ En hiver les déplacements se font en traîneau tiré par un cheval qui est plus rapide et plus léger que les boeufs. Ceux-ci sont utilisés principalement aux labours.

Honorine doit être une petite boule enveloppée soigneusement pour résister au gel. Ils abordent l'école par le bas, elle paraît encore plus imposante et solide. Vite il faut allumer le feu et faire la première soupe dans la cheminée, car la route fut longue et difficile depuis les Faux.



Hameau du Crouzet-Chaffols (Lozère)
Le grand bâtiment à droite est l'école publique.

Un courrier daté du 30 septembre 1884 invite Joseph BEYS à se rendre immédiatement à Saint-Amans (Lozère), un poste l'attend. Marie Agnès est sur le point d'accoucher, cela impose de retarder le départ. Le 2 octobre il écrit à l'inspecteur d'académie pour obtenir un court délai, ce même jour voit la naissance de mon grand-père Onésiphe Zéphirin Joseph.

En novembre 1884 Joseph et Marie Agnès partent finalement pour Saint-Amans, chef-lieu de canton. Dans la grande et belle école de granit,³⁰ Agnès met au monde sept enfants.

Prénoms	Date naissance	Lieu de naissance en Lozère
Marie Rose <u>Honorine</u>	18.11.1882	Les-Faux, Saint-Alban-sur-Limagnole
Onésiphe Zéphirin <u>Joseph</u>	02.10.1884	Le Crouzet-Chaffols, Saint-Sauveur-de-Ginestoux
Augustine Virginie Emilie Léontine	04.11.1885 + 25.01.1886	Saint-Amans
Marie Euphrasie Isidorine <u>Emilie</u>	03.01.1887	Saint-Amans
Jeanne Marie <u>Louise</u>	23.11.1888	Saint-Amans
<u>Alexis</u> Fernand Marius	17.07.1890	Saint-Amans

³⁰ Ecole construite en 1880, elle domine la ville de Saint-Amans. Il y a deux classes, une pour les filles, une pour les garçons. Les logements sont à l'étage.

Jean <u>Théodose</u> Hilaire	08.02.1893	Saint-Amans
Marie <u>François</u> Auguste	22.08.1894	Saint-Amans
Laurent Alfred <u>Sylvain</u>	10.08.1896	Saint-Amans

L'argent manque souvent, malgré les indemnités perçues comme secrétaire de mairie. Une fois un mandat est perdu, cela met Joseph dans une position gênante et suspecte. Il proteste de sa bonne foi dans une lettre du 25 juin 1886.

La vie à Saint-Amans est bien remplie, avec des plaisirs, des peines, des usages. Par exemple, comme c'est de coutume en Lozère, le cochon tué en hiver apporte un complément apprécié à l'alimentation habituelle. Pour ce faire Joseph demande un jour de congé en février 1885, soit vendredi 13, soit samedi 14, pour dit-il *égorger mon cochon*. Ce jour lui est accordé. Une autre fois il sollicite l'autorisation de s'absenter le mercredi 29 décembre 1897. *C'est foire à Serverette et je désire y aller pour faire acquisition du porc gras, comme tous les ans* écrit-il à l'inspecteur.

Aux ennuis chroniques d'argent viennent s'ajouter des rhumatismes et une sciatique également chronique. Certaines fois il est obligé de se traîner en classe avec des béquilles de fortune. Il fait peine à voir et souffre terriblement. Il souffre également certains hivers de bronchite, ou de pneumonie. C'est le cas en novembre 1898 quand son fils Joseph³¹ est obligé d'écrire à l'inspecteur primaire. Le 17 novembre de 1899 Louise y va de sa plume, elle aussi, car *papa à repris sa classe lundi dernier, mais comme il n'était pas assez remis il est retombé plus malade qu'auparavant... En conséquence il sollicite de l'administration huit jours de congés*. Lorsque l'absence est longue, il faut un suppléant. La règle veut que le titulaire prenne en charge la rétribution du suppléant. Joseph obtient en général, en argumentant sur sa nombreuse famille à nourrir, que l'Etat prenne à sa charge le salaire du suppléant.



L'école de Saint-Amans (Lozère) en 2004

En 1891, Joseph souffre tellement de sciatique que le docteur MONTEIL lui prescrit une cure à Bagnols-les-Bains. Pour financer cette cure de 3 semaines, il demande, et obtient de son

³¹ Onésippe Zéphirin Joseph.

administration, une aide financière. Il réclame également en février 1897 un congé pour aller voir le célèbre rebouteur de Nasbinals. Ce rebouteux est Pierre BRIOUDE dit *Pierrounet* qui reçoit 25 à 30 éclopés chaque jour, de 1880 à 1907. A sa mort en 1907 les gens se lamentent. *De que faroù lou monde, aro Pierrounet est mort ?*³² Nasbinals lui rendit hommage en érigeant une statue de bronze en buste³³ réalisée par MALET, sculpteur à Millau.

Certaines fois, les enfants BEYS sont malades. En mars 1898 un des fils est *atteint de pneumonie et de fièvre cérébrale, lui seul peut le retenir au lit.*

Arrive un jour où la famille doit déménager pour habiter à Brenoux, au pied du Causse de Mende. Joseph n'est pas volontaire.

Le départ de Saint-Amans se fait malgré une correspondance importante adressée à l'inspecteur primaire. Les revenus de Joseph sont amputés de 190 francs par an : 100 francs comme secrétaire de mairie, 50 francs d'indemnité de résidence, 40 francs provenant du produit d'un lot communal affecté à l'instituteur. Rien n'y fait. Il semble muté à cause d'un conflit ouvert avec sa collègue, madame CLAVIERE. L'inspecteur primaire écrivant au Conseiller Général, intervenu en faveur de Joseph, lui dit : *certes Madame Clavière a eu des torts incontestablement plus grands que ceux de Monsieur Beys. Mais celui-ci n'est cependant pas exempt de tout reproche. Mr Beys manque de sang froid et de tenue, il n'a pas les qualités extérieures que l'administration est en droit d'attendre du directeur de l'école d'un chef-lieu de canton. Mr Beys a, en outre, le tort d'avoir des dettes criardes...* Alors, en dépit de ses protestations véhémentes, Joseph et toute sa famille prennent en 1901 le chemin de Brenoux (Lozère).



L'église de Brenoux en 2007

A Brenoux le bâtiment où Joseph fait la classe, et où habite sa famille, existe toujours. On accède au bâtiment par un escalier avec sa rambarde métallique. Au-dessus de la porte d'entrée, une croix est gravée sur le linteau de pierre. Au rez-de-chaussée sur la droite, on pénètre dans la salle de classe. Les quatre autres pièces logent la famille BEYS. La façade est intacte, le temps semble s'être arrêté aux début du XX^e siècle. Le petit appentis sur la droite a grandi et le toit souffre de la perte de ses belles lucarnes. Après avoir servi ces dernières années d'école privée, l'imposant bâtiment est devenu une maison d'habitation. A quelques pas la petite église, reconstruite avec art au début de notre siècle, a la particularité d'être orientée vers le

³² Que feront les gens, maintenant que Pierrounet est mort ?

<http://www.aurette-verlac.com/nasbinal/pierroun.htm>

³³ *Le guide de la Lozère*, Félix BUFFIERE, éd. La Manufacture, Paris 1990, p. 108.

couchant. Quelques pas encore et c'est le vieux moulin séculaire. En arrière plan, le sommet du Causse de Mende est pelé, de nos jours il est boisé.



Ecole et logement de Brenoux

En bas à gauche Joseph BEYS, en noir en haut de l'escalier Marie Agnès Mélanie TUFFERY.

La fièvre typhoïde apparaît en 1902 dans cette école de Brenoux. Un des fils BEYS est touché. On ferme l'école, on la désinfecte. Joseph obtient la réouverture en septembre. Son fils est guéri. De nouveau la maladie frappe en avril 1904 les deux premiers élèves touchés sont une fille de 15 ans et un garçon de 6 ans. L'inspecteur donne l'instruction de surveiller l'eau de boisson et de désinfecter les latrines. Joseph obtient le transfert temporaire de l'école à Langlade, dans une chambre inhabitée de l'école de filles. La deuxième épidémie cesse.

En 1908 Joseph gagne 2100 francs comme instituteur. Malgré son désir de continuer à travailler, pour raisons financières, c'est la retraite forcée. Joseph, Marie Agnès et les derniers enfants au foyer s'installent à Mende.

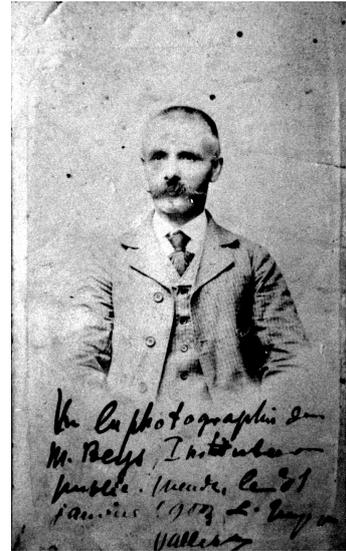
A Mende, la famille BEYS habite à proximité du centre de la ville, rue de la Banque³⁴, au 2^e étage d'une maison située juste en face de la Banque de France qui fut édifiée en 1877. Cette rue s'appelle maintenant avenue Foch, elle est aussi connue sous le nom de route de Balsièges ou de Nationale 88. Juste en face de la maison de Joseph et Agnès un maréchal-ferrant s'active dans sa forge. Il profite de la clientèle militaire de la caserne voisine, celle des officiers du 142^e Régiment d'infanterie. Joseph va peut-être de temps à autre consommer une bière mousseuse dans la célèbre brasserie MULLER, sa grande enseigne au-dessus du portail accueille les clients à moins de 50 mètres sur la gauche en sortant de l'immeuble³⁵.

³⁴ De nos jours N 88 (Route Nationale 88).

³⁵ *Un siècle d'images Mendoises*, Impr. Maury 1974, réédition 1986, photos 119-121.



Mende Nationale 88, cerclé de rouge : l'appartement des BEYS.



Joseph BEYS en 1903



La famille BEYS - TUFFERY vers 1908 - de gauche à droite, 1^{er} rang :
 Augustin ASTRUC mari d'Honorine avec leur fils Léopold, Joseph BEYS, Marie Agnès TUFFERY, Silvain
 2^e rang : François, Louise, Theodose, Joseph, Emilie, Alexis.



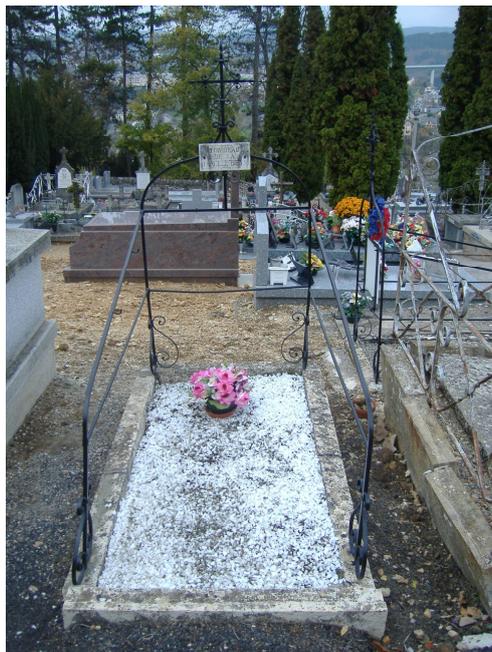
Joseph BEYS et Marie Agnès Mélanie TUFFERY, à deux périodes de leur vie.

1914. La Guerre est déclarée, la Mobilisation Générale du 2 août rappelle Onésiphe Zéphirin Joseph, son frère Alexis, ses beaux-frères Augustin ASTRUC et Auguste CAUQUE. Théodose est déjà sous les drapeaux à Belfort. Les 2 plus jeunes fils suivront en leur temps.

Joseph BEYS meurt à Mende le 2 septembre 1914.

Marie Agnès Mélanie TUFFERY meurt à son tour à Mende le 25 mai 1923.

Ils sont tous les deux enterrés au Cimetière Séjalean : tombe G 3, 4^e transversale Nord.



Les instituteurs publics

Ministre de l'Instruction publique, François GUIZOT *veut obliger chaque département à créer une école normale primaire pour former les maîtres compétents dont la France a besoin selon lui*³⁶. Il est décidé *pour l'enseignement primaire, de créer des Ecoles normales pour les garçons*. A la fin de son ministère, la France compte 74 établissements.

En 1832, il fixe ainsi le statut des Ecoles Normales d'instituteurs³⁷ :

- des classes primaires y sont annexées,
- concours d'entrée,
- deux années d'étude, qui deviennent trois après 1886,
- signature de l'engagement décennal.

Les Ecoles normales d'institutrices voient le jour dans une loi de 1838.

Les appellations des Ecoles normales sous-tendent que filles et garçons reçoivent une éducation séparée. Dans les écoles primaires, la mixité s'impose rapidement dans les écoles rurales à faible effectif, elle se généralisera vers 1957.

En 1879 il y a 79 EN de garçons pour 19 de filles. Jules Ferry par la loi du 9 août 1879 impose une école normale d'institutrice par département³⁸.

Ces lois ont une grande importance pour les descendants de Joseph BEYS et de Marie Agnès Mélanie TUFFERY. Sur les 54 personnes³⁹ (descendants et alliés) des 3 générations issues de leur union, 17 sont des enseignants. Il y a 12 instituteurs ou institutrices et 5 professeurs, pour 7 femmes et 10 hommes⁴⁰.

Les normaliens d'avant 1940 ont le brevet supérieur à la sortie de l'E.N., après c'est le baccalauréat. Ils ont, quelque soit l'époque, le fameux *Certificat d'aptitude pédagogique*, C.A.P.

L'Ecole Normale est la « voie royale » pour enseigner en primaire, mais dans la famille certains feront, en premier lieu, plusieurs années de remplacement avant d'obtenir le C.A.P.

Marie Rose Honorine

Joseph BEYS et Marie Agnès Mélanie TUFFERY ne perdent pas de temps, mariés le 17 février 1882, Honorine naît le 18 novembre de la même année, à 2 heures du matin aux Faux, commune de Saint-Alban-sur-Limagnole (Lozère)

³⁶ Wikipedia.

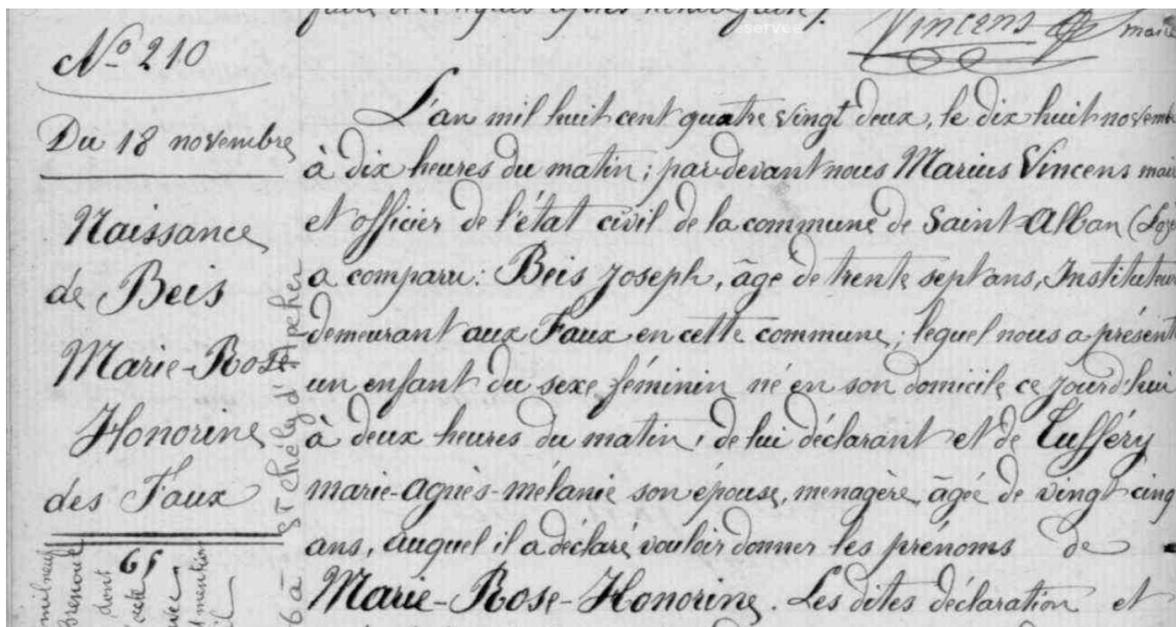
³⁷ *Le Grand Livre des Instituteurs*, éd. Cercle Européen d'Editions, Monaco 1974, tome 2, p. 275.

Le terme *Ecole Normale* apparaît pour la première fois le 9 Brumaire An III dans le décret de création d'une école à Paris pour recevoir 1400 jeunes de toute la France et les préparer à la fonction d'enseignant.

³⁸ Ibid. p. 276.

³⁹ Chiffres de 1992.

⁴⁰ Voir les tableaux pages suivantes. René BEYS et Jean-Paul ASTRUC changeront de métier.



Ce jour-là, Joseph signe JBey.

Honorine BEYS fait une partie de ses études au Cours Complémentaire de Mende puis à l'Ecole Primaire Supérieure d'Aubenas (Ardèche). Comme elle conserve des archives et des papiers de famille, nous connaissons ses diplômes avec les dates et les lieux d'obtention.

Date	Lieu	Diplôme	Age
25/06/1894	Saint-Amans	Certificat d'Etudes Primaires	12 ans
2/10/1899	Mende	Brevet de Capacité pour l'Enseignement Primaire (Brevet Élémentaire)	17 ans
15/10/1901	Mende	Certificat d'Etudes Primaires Supérieures	19 ans
26/11/1911	Mende	Certificat d'Aptitude Pédagogique	29 ans

Honorine débute dans l'enseignement privé à Blois, au Cours secondaire de jeunes filles, d'octobre 1902 à juillet 1903. Ayant sollicité un poste en Lozère, une lettre de son père appuyant sa demande, elle commence sa carrière d'institutrice publique comme auxiliaire à La-Peyre, commune de Saint-Frézal-d'Albruges (Lozère).⁴¹

Elle change très souvent de poste. N'étant pas titulaire c'est la précarité des affectations temporaires. Elle connaît pendant presque dix ans des mutations dans les hameaux reculés de la Lozère. Huguette Céline sa petite-fille endurera, soixante ans plus tard, le sort des institutrices de ces mêmes petites écoles dans les petits villages de Margeride. En général une dizaine de maisons sans un seul commerce se perdent au bout d'une *route blanche* qui ne mène nulle part. *Sol parsemé de larges bouses de vaches, silence lourd coupé du crissement du gravier sous les roues d'un char, sous les pas des vaches lentes, calme haché parfois par les voix patoises aiguës des femmes, par celles ronflantes des hommes*⁴². Heureusement Honorine parle patois, bien sûr elle ne doit pas l'utiliser, surtout en classe, mais c'est indispensable pour vivre dans ces endroits isolés.

⁴¹ Dossier institutrice, 1T1279, AD Lozère.

⁴² *Institutrice de village*, Huguette BASTIDE, éd. Mercure De France 1969, p. 44.

Une pièce au-dessus de l'école avec le feu à l'âtre, dans le début du siècle, tel se présente le logement type des instituteurs et des institutrices. Les petits poêles bas en fonte brute ne viendront, peut-être, qu'après la guerre. Les cuisinières apparaissent vers les années 1925. Honorine est habituée au *confort* de cette époque. Bien que la famille de Joseph Beys s'habille bourgeoisement et que les enfants soient tous parfaitement instruits, la vie et les comportements sont séculaires. Le modernisme agricole viendra avec la Guerre 14-18, le confort avec la Deuxième Guerre.

Honorine sait cuisiner à l'âtre, Agnès le lui apprend tôt, c'est le privilège des aînées. Elle se procure le maximum de produits à la ferme voisine : beaucoup de lait et de fromage, des légumes et sans doute son pain deux fois par mois. La viande est presque inexistante dans les repas, sauf le cochon. La base de l'alimentation reste, et pour longtemps encore, la soupe. *Une nouvelle maîtresse c'est toujours drôle. Alors à la ferme on l'examine en clignant un peu les paupières, en faisant semblant de ne pas la regarder; pas d'hostilité, un peu de méfiance bien naturelle*⁴³. L'hiver rend la vie dure, les premières neiges en novembre annoncent les longues périodes d'isolement. Le temps passe lentement, meublé par la classe à la quinzaine d'enfants de tous les âges, les préparations, les travaux ménagers et de couture, la cuisine, la lecture, le courrier.



Famille ASTRUC-BEYS vers 1913

Deux fois par an, Honorine se rend à Mende aux réunions pédagogiques. C'est l'occasion d'avoir des conversations professionnelles et surtout de rencontrer d'autres collègues. Elle y fait la connaissance d'Augustin, instituteur. L'homme est mince, le visage fin, brun avec une belle moustache noire. Mais ce qui séduit le plus Honorine c'est sa curiosité et son intelligence remarquable.

A Brenoux le 27 avril 1905, Honorine épouse Jean Pierre Augustin ASTRUC dit Augustin. Il est instituteur, issu de l'Ecole Normale de Mende. Il est né à Recoules-de-Fumas (Lozère) le 20 février 1882 d'Augustin ASTRUC et de Cécile SEGUIN.

Naissent 2 garçons : Léopold dit Léo en 1907 et Raymond en 1908.

Augustin écrit dans le Cher à son beau-frère Joseph en mars 1911, il lui laisse entendre l'imminence de ce qu'il appelle la *régularisation*

de leur situation, il s'agit de la titularisation d'Honorine. Du coup ils projettent de se rencontrer pour les vacances d'été à Combechaux et à Saint-Saturnin. *Le petit René* est né depuis août 1910, Honorine et Augustin n'ont pas encore vu le bébé.

Honorine obtient son CAP le 26 novembre 1911, elle a 29 ans

En 1912 Honorine devient l'institutrice de Montgros, commune de Nasbinals. Elle y enseigne pendant 8 ans.

⁴³ Op. cit. Huguette BASTIDE, p. 54 & 55.

La Grande Guerre sépare Honorine et Augustin pendant 4 longues années. Par chance il revient vivant. La guerre d'Augustin est relatée plus loin dans les chapitres consacrés aux « Enfants Beys dans la Grande Guerre ».

Le 1^{er} octobre 1920, Honorine est nommée à Saint-Chély-d'Apcher. Elle y reste jusqu'à la retraite qui lui est imposée. En effet elle y a droit depuis le 18 novembre 1937, mais elle désire prolonger jusqu'à la fin de l'année scolaire. Etant malade elle demande le 29 avril 1938 un congé qui lui est refusé. Elle est mise d'office à la retraite à compter du 1er mai 1938. Honorine est veuve depuis 9 ans déjà.

A Saint-Chély, Honorine habite dans une maison 14 bis avenue de la République. Elle y décède le 16 mai 1976. Elle avait un peu plus de 94 ans.

Augustin ASTRUC meurt prématurément le 7 novembre 1929 à Saint-Chély, des suites de la guerre. Il a 47 ans.

Onésippe Zéphirin Joseph

Plus haut, il a déjà été question de lui.

Marie Euphrasie Isidorine Emilie

ou l'Intitutrice et le passeur des Gorges du Tarn

Marie Euphrasie Isidorine Emilie BEYS naît le 3 janvier 1887, dans le logement de l'école publique à Saint-Amans (Lozère). Elle y effectue ses études primaires. Ensuite elle étudie au cours complémentaire de jeunes filles de Mende, *l'Ecole de Madame Buchard*. Elle échoue en 1904 au concours de l'E.N.

Ayant son Brevet Elémentaire depuis le 14 avril 1904 Emilie postule, appuyée par son père Joseph, pour un poste d'institutrice publique. Elle est acceptée et commence le 27 janvier 1905 par des suppléances. Son premier remplacement dure 2 mois et 5 jours. Avant d'obtenir son C.A.P. le 3 mai 1918 elle exerce dans différentes localités du département : Les-Cayres, Chantejals, Langlade, Les-Chazes, Brenoux, Prades, Montbel, Salces, Nogardel, Le-Bessel, Marvejols, Montjézieux, Montmirat, Estables, Brenoux, Estables, Chamaux, Daufage, Chadenet, Soulatges, Sainte-Enimie, Chadenède, Sainte-Enimie, Pougnaoires, Marvejols, Les-Fonts, Montgros, Montredon, Caussignac⁴⁴. Soit 29 déplacements dans 26 villages différents, été comme hiver. Les déplacements continuent... Sauveterre, Saint-Chély-du-Tarn, Hauterives⁴⁵, Caussignac.

Emilie instruit les jeunes écoliers de Hauterives, un hameau des Gorges du Tarn, près de la petite ville de Sainte-Enimie. Elle a un beau visage calme. Du calme, il lui en faut dans les périodes où la rivière commence à enfler et à charrier des troncs d'arbre ! Pour gagner son école le premier jour, ou lorsqu'elle revient de faire des achats à Sainte-Enimie, elle doit franchir le Tarn en barque. Le passeur est un homme sérieux et expérimenté, c'est indispensable si le village ne veut pas rester trop isolé et pour éviter les accidents. Debout dans sa barque il

⁴⁴ Dossier institutrice, AD Lozère 1T1279.

⁴⁵ A cette époque dans la commune de Mas-Saint-Chély, passé en 1971 à la commune de Saint-Enimie. On accède au hameau en barque pour traverser le Tarn.

manie avec habileté une longue perche pour avancer, il l'utilise aussi par moments comme une gaffe, pour dévier les branches à la dérive. Emilie assise vers l'avant lui parle avec gentillesse de choses et d'autres, de la vie dans le hameau, des enfants, de la rivière et du temps. Le soir lorsqu'elle rentre le passeur l'attend pour la mener à bon port, il faudrait dire "à bonne berge" pour une traversée sur le Tarn. Il a l'habitude des petites escapades de la jeune maîtresse.



Hauterives (Lozère)

A travers les arbres on distingue le Tarn.



Emilie et Auguste CAUQUE - 1909

Emilie fait la connaissance du fils d'un épicier et receveur buraliste de Sainte-Enimie qui possède un peu de bien, il s'agit d'Auguste Jean Baptiste Marius CAUQUE. Auguste est voiturier. En ce temps les automobiles et les camions sont rares, tout le transport de marchandises se fait avec des voitures tirées par des attelages de chevaux.

Almèras AMANIS, deuxième adjoint au maire de Mende, officie le jour de leur mariage le 28 octobre 1909. Auguste est né à Saint-Enimie le 23.05.1879 d'Auguste CAUQUE et de Rosalie HERAND.

De leur union naît Jeanne, née le 8 novembre 1914 à Mende. Elle décède le 14 août 1944, des suites de blessures survenues sous les bombardements américains de Marseille. Elle était secrétaire d'un député⁴⁶.

Auguste CAUQUE est rappelé en 1914 et il disparaît dans la tourmente.

La vie d'institutrice de village est difficile. D'abord il faut rejoindre son poste par tous les temps. Les villageois sont souvent peu accueillants si ce

⁴⁶ Tradition orale familiale.

n'est hostiles. Par exemple en janvier 1907, la neige tombe, le vent souffle, Emilie marche péniblement le long d'une voie ferrée, car c'est le chemin le moins enneigé pour se rendre à l'école de Montbel. Il a froid, la nuit tombe, elle trébuche et finit par chuter et s'entaille le genou contre le rail. Enfin elle arrive dans le village, entre dans la première ferme, se présente et demande l'hospitalité pour la nuit. La famille se tient dans la salle commune, groupée autour du feu, personne ne bouge à son arrivée. Emilie demande un lit pour la nuit, dehors il gèle, elle ne sait même pas où est l'école. Sans un regard vers elle, sans s'inquiéter pour son genou, sans lui offrir à manger ou à boire, on lui désigne une échelle. Elle grimpe, derrière une petite porte, en soupente, elle découvre une paille. Elle s'y repose la nuit, grelottante. Au matin elle découvre le toit percé et un tas de neige sur son lit.

Le lendemain elle découvre la petite école et s'installe. Pour inviter les élèves à venir à l'école, n'ayant pas de cloche elle bat du tambour sur le fond d'un chaudron. Les premiers contacts sont très difficiles, les enfants lui jettent des cailloux et la traitent de sorcière, ils n'ont jamais été scolarisés.⁴⁷ Quand elle quittera le village les habitants conquis par la petite institutrice pleureront de la voir partir.

Une autre fois, lors d'une veillée dans une ferme d'un village, une famille se chauffe autour de l'âtre. Tout le monde mange quelques pommes de terre, sans un mot, sans un regard. Une femme se lève, pousse la porte de l'écurie, disparaît un moment. Elle revient, tenant dans ses bras un paquet de chiffons et dit en patois *niou un andre*⁴⁸. Elle s'installe près du feu et linge le bébé qu'elle vient de mettre au monde. Pas un mot, même du père, les pommes de terre semblent retenir toute l'attention.

En mai 1918 Emilie obtient son C.A.P.⁴⁹

Veuve depuis plusieurs années, elle épouse en secondes noces Ephren FAGE, agriculteur à Caussignac⁵⁰ sur le Causse Méjean. Ils ont deux enfants : Françoise et Emile.

Emilie exerce dans les différents hameaux de la commune de Saint-Chély-du-Tarn. La vie est dure sur le Causse Méjean d'autant qu'elle est malade : la terrible tuberculose.

Parfois des conflits éclatent avec un voisin, avec un père d'élève. Comme cette fois où Emilie scandalisée et en colère écrit à l'Inspecteur d'Académie au sujet d'un incident à l'école du Mas-Saint-Chély.

Samedi 19 octobre, à 8 heures moins 5, j'allais sonner l'école quand j'entends « Mais va faire venir ces boeufs. » – « Eh! Laisse les boeufs, ils te dérangent les boeufs, laisse-les, ils ne risquent rien ». Je me retourne, je vois une paire de boeufs dans la cour de l'école et l'un d'eux commençait à faire sa pâture de mes fleurs. Aussitôt je me mets en mesure de faire sortir ces animaux et arrivée à l'une des extrémités de la cour, j'aperçois le maître des boeufs qui me regarde d'un air moqueur et je lui dis bonnement : « Vous viendrez me payer le dommage que m'ont fait vos bœufs ! » Aussitôt je me trouve assaillie par les injures de Mr M... Marcel qui ne fait rien pour retirer ses boeufs de la cour de l'école, mais au contraire, il leur empêche de sortir....⁵¹

⁴⁷ Françoise VERNHES - Cette scène ne se passe peut-être pas à Montbel, mais dans un autre village.

⁴⁸ *En voilà un autre.*

⁴⁹ Lettre d'Augustin ASTRUC du 10/05/1918.

⁵⁰ Commune de Mas-Saint-Chély.

⁵¹ Op. cit. Dossier d'institutrice, lettre du 20/10/1929.

A l'appui de sa lettre Emilie joint les témoignages de plusieurs enfants.

Les années passent, la maladie d'Emilie s'aggrave, les souffrances sont intolérables. Le docteur Paul MAURY de Florac précise, dans son certificat du 23 septembre 1934, qu'elle est atteinte de tuberculose évolutive ouverte des deux poumons, avec lésions cavitaires.

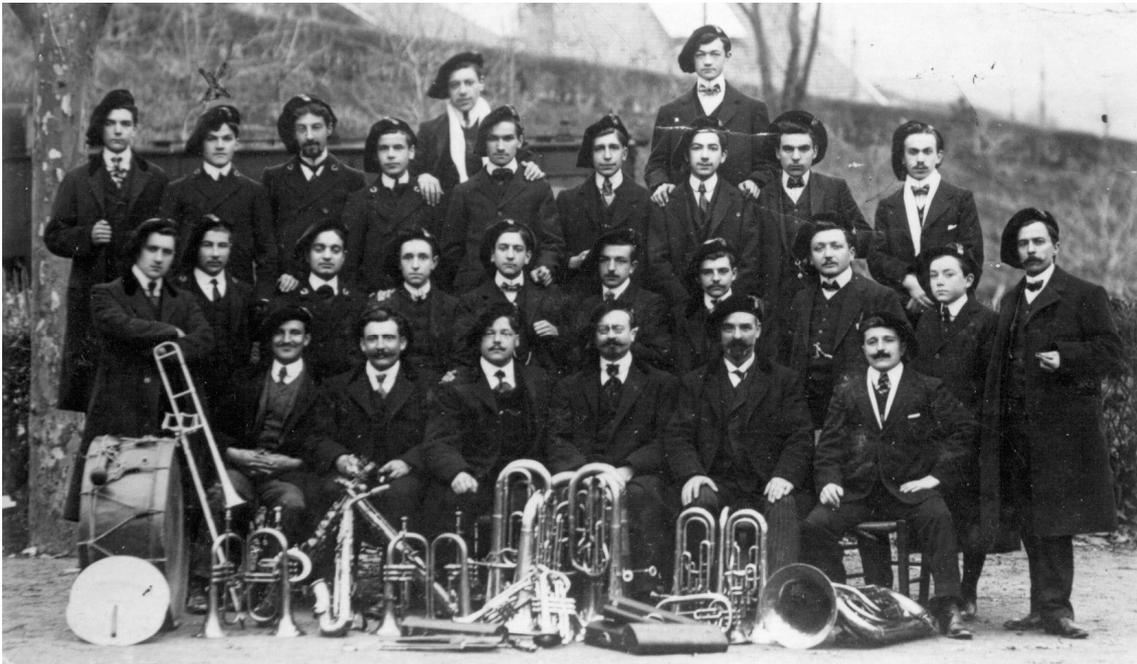
Emilie décède le 11 octobre 1934, à Caussignac, elle a 47 ans. Ses obsèques ont lieu le 13 octobre, ses collègues sont présents et l'inspecteur primaire Mr RESSEGUIER fait une courte allocution.



**Emilie et Ephren FAGES,
Jeanne CAUQUE, Françoise FAGES en 1921**

Jean Théodose Hilaire

Théodose naît le 8 février 1893 à St-Amans (Lozère), son père est l'instituteur public de l'école de garçons de ce chef-lieu de canton, il est aussi secrétaire de mairie.



Théodose BEYS (2e au dernier rang à gauche) en uniforme de l'Ecole Normale.

Il passe en 1910 le concours pour entrer à l'Ecole Normale de Mende. Le matin il a commencé par l'orthographe, une longue dictée, ensuite arithmétique, l'après-midi rédaction⁵². Après il doit satisfaire à une épreuve orale. Il est admis de justesse et rentre le 1^{er} octobre 1910. L'école se dresse depuis 1885 rue du Père Coudrin dans le quartier du Villaret⁵³. A-t-il droit à *l'accueil glacial des deux personnages importants*, « Monsieur le directeur » et « Monsieur l'économe », qui, l'air sévère, en jaquette et cravate blanche, attendent les nouveaux comme un commissaire de police accueille des délinquants virtuels⁵⁴. Ce qui est certain, c'est qu'il porte l'uniforme, la jaquette, car avec le trousseau et les fournitures, elle est gratuite.

Il obtient le Brevet supérieur le 10 juillet 1912. Heureux, il expédie une carte photo à Saint-Saturnin pour annoncer la bonne nouvelle à Joseph et Clémentine.

Il sort de l'Ecole Normale le 1er octobre 1913, classé 6^e sur 8.

Son dossier de l'Ecole Normale dit de lui : *Santé* : très bonne. *Le caractère et la tenue* : Caractère peu ouvert, assez difficile à pénétrer ; un peu de timidité et peut-être aussi de vanité, bonne tenue, avec quelques tendances à la fatuité.

Devant partir pour son service militaire il sollicite de pouvoir passer rapidement le CAP, c'est fait le 13 novembre au Bacon, canton de Saint-Chély.⁵⁵



Théodose en haut à droite 1912

Les enfants BEYS dans la Grande Guerre

Théodose (1893-1914)

*Il était couché sur le côté droit, les mains pendantes, les jambes allongées. Son corps était encore chaud. Le schrapnel avait fait un trou de 1 cm 1/2 de diamètre et était resté dans la tête. Un léger filet de sang avait coulé. Il est mort sur le coup, sans souffrir. Sa figure n'était pas contractée, elle paraissait calme*⁵⁶. Ainsi est mort Théodose, c'était le jour de la bataille de Bouillancy.

Pourtant les autorités militaires situent son décès à Chèvreville⁵⁷, 5 kilomètres à l'Est de Nanteuil-le-Haudoin. Il est certain qu'à Chèvreville le décès de Théodose a officiellement été constaté. Mais comme le raconte son ami Louis BRUEL, dans une lettre à Marie Agnès

⁵² *Les Chemins de la communale*, Marc VILLIN, éd. Seuil 1981, p 21 & 22.

⁵³ Op. cit. *Un siècle d'images Mendoises*, photos 218 & 219.

⁵⁴ Op. cit. Marc VILLIN p 23.

⁵⁵ Dossier instituteur, AD Lozère 1T1191.

⁵⁶ Lettre datée du 23 juin 1915 de Louis François BRUEL né le 10.07.1893, 35^e RI, 32^e C^{ie}, à Marie Agnès Mélanie BEYS-TUFFERY.

⁵⁷ Etat civil de Mende, acte de décès de Jean Théodose Hilaire BEYS.

TUFFERY lui relatant les circonstances de la mort de son fils, Théodose a probablement été tué, ou très grièvement blessé, à l'entrée du village de Bouillancy. De toute façon Chèvreville et Bouillancy ne sont éloignés que de 6 kilomètres.

Au recrutement de Mende en 1913, Théodose se voit attribuer le matricule 1563.

Sont signalément est donné : *cheveux châtain clair, yeux gris verdâtre, front vertical, nez rectiligne, visage long. Taille 1 mètre 70. Marques particulières : oreilles petites et peu ourlées. Degré d'instruction 3.*

Théodose est incorporé le 29 novembre 1913 au 35^e Régiment d'Infanterie en garnison à Belfort. En avril 1914 il obtient ses galons de caporal. *2 belles sardines rouge cerise ornent délicieusement les manches de mes capotes. Cependant j'aimerais bien autant mon petit complet civil* dit-il, dans une carte adressée à Honorine et Augustin.

Le 35^e RI se compose, au 31 juillet 1914, de 50 officiers, 183 sous-officiers, 3005 soldats, 176 chevaux. Théodose appartient à la 3^e Compagnie, dont les officiers sont le capitaine PLAN, les lieutenants VALLOT et RECH. Ceux-ci sont sous les ordres du chef de bataillon LEYRAUD commandant le 1^{er} Bataillon. Ce même jour à 21 h 30 Théodose quitte Belfort en direction de la frontière avec l'Alsace. Il arrive à Menoncourt après une marche de moins de 10 kilomètres et il y cantonne.

A partir de maintenant le régiment est en première ligne.⁵⁸

Le 5 août, son bataillon est à Vauthiermont et il envoie des patrouilles et des groupes d'écoute en zone allemande.

L'ordre d'offensive est donné le 6 août au général BONNEAU commandant le Détachement d'Armée de Haute Alsace (7^e Corps d'Armée). Il s'agit de s'emparer de la région allant de Thann à Mulhouse, puis d'atteindre le Rhin et de couper les ponts et enfin, de se diriger sur Colmar. Le 35^e RI avance au centre du dispositif et franchit la frontière immédiatement. Le 1^{er} Bataillon subit une attaque en avant de Saint-Cosme *par une dizaine de cavaliers à pied. Le soldat BEAUPRE (2^e Cie) est tué.* C'est le premier mort du régiment. Le soir, le gros du régiment cantonne comme la veille en territoire Français.

Le 7 août à 5 h 40 Théodose occupe, avec son bataillon, la lisière Est des bois communaux de Vauthiermont et se tient en réserve. Le reste du régiment continue sur Bellemagny, Sternenbergr, Dieffmatten. Puis progressant *contre les tranchées ennemies, avec le soutien d'une section de mitrailleuse, il enlève brillamment Burnhaupt-le-Bas* à 11 heures 30. Les pertes s'élèvent à 7 tués, 44 blessés et 1 soldat disparu. La nuit, Théodose cantonne dans le triangle Burnhaupt-le-Haut – Soppe-le-Bas – Guewenheim.⁵⁹

La matinée du 8 août est *employée à l'exécution de tranchées pour fortifier les cantonnements.* Dès 11 heures 30 le 35^e Régiment d'Infanterie se met en route et passe par Heimsbrunn, Niedermorschwiller⁶⁰, Dornach. Il entre à Mulhouse à 19 heures 30. Durant cette rapide progression, *les patrouilles ennemies fuient devant nos troupes ; des équipements abandonnés jonchent les routes. Les derniers soldats allemands quittent Mulhouse* quand les troupes du 35^e et du 42^e *arrivent aux portes de la ville.*⁶¹ Le 1^{er} Bataillon, avec Théodose, se

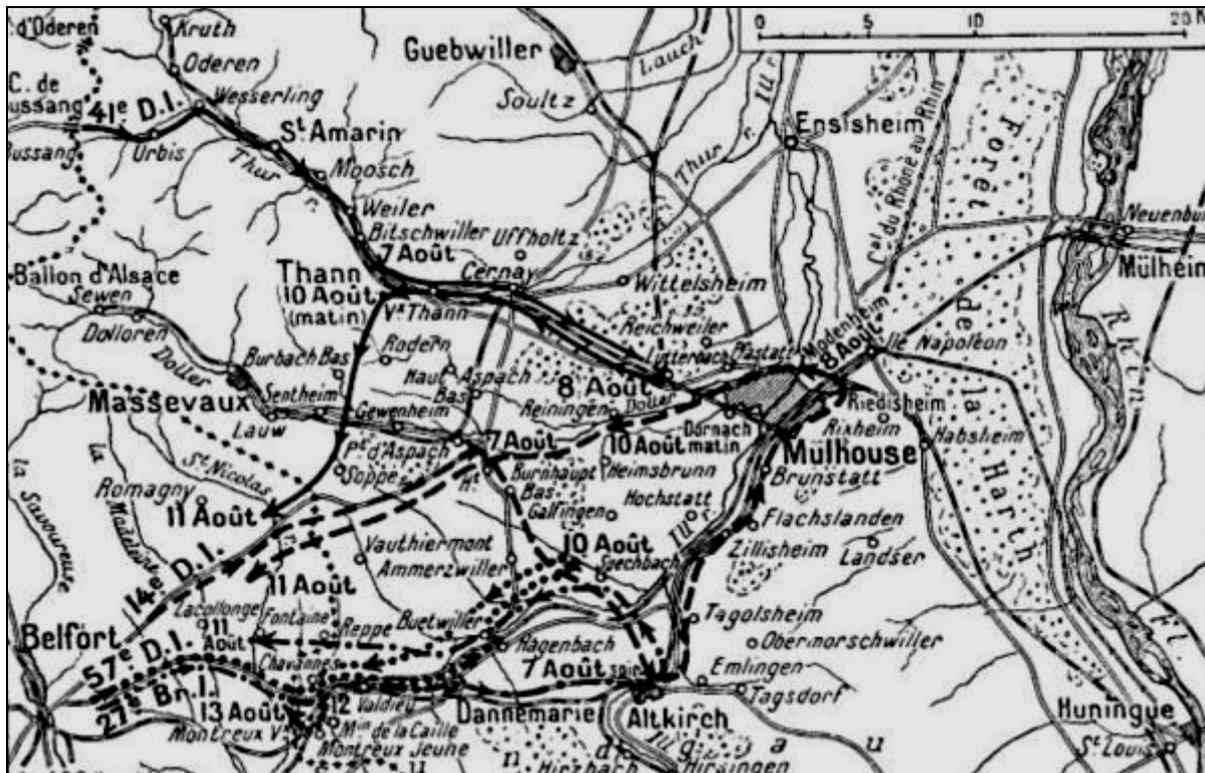
⁵⁸ Journal des Marches et Opérations (JMO) du 35^e R.I. 31 juillet au 7 novembre 1914 – Archives Militaires de Vincennes 26N610.

⁵⁹ Ibid. JMO du 35^e R.I.

⁶⁰ Morschwiller-le-Bas.

⁶¹ Op. cit. ...chtimiste/bataille1418/alsace1914.htm.

porte aux avant-postes à l'Ile Napoléon pour surveiller la lisière de la forêt de la Harth. En y arrivant à 21 heures, les soldats sont accueillis par une fusillade qui tue trois éclaireurs montés du 18^e Dragon et un soldat de la 2^e Compagnie. Les 2^e et 3^e Bataillons cantonnent à l'usine Schlumberger.⁶²



Opérations d'Alsace, première offensive (6 au 11 août 1914)⁶³

A l'annonce de l'entrée des troupes françaises à Mulhouse, en France, c'est l'enthousiasme dans le peuple et dans la classe politique. Les militaires paradent. Mais les Allemands se reprennent vite et dirigent des détachements importants⁶⁴ sur Mulhouse.

Le 9 août le 35^e régiment doit assurer la protection de l'Est de Mulhouse. Il entreprend de sécuriser Rixheim, le signal de Zimmersheim et Riedisheim. Aussi à partir de 3 heures 30 du matin Théodose participe à la mise en défense de la zone N.O. de la cote 283 située à l'Est de Riedisheim. Le gros du travail consiste à creuser des tranchées. *Vers 17 heures, l'ennemi débouche de la Harth, face à Modenheim, Riedisheim et Rixheim. L'alerte est donnée (...) le 1^{er} Bataillon résiste à une forte attaque venant de l'Ile Napoléon.* Le combat engagé est violent et se poursuit sans discontinuer.

Vers 21 heures le colonel DE MAC MAHON, commandant le 35^e RI, fait donner l'ordre aux 2^e et 3^e compagnies, celle où combat Théodose, de *battre en retraite*. Le mouvement s'exécute difficilement, des coups de feu étant tirés par l'ennemi dans les rues de Riedisheim. Puis le reste du régiment recule.

Ensuite Théodose se replie avec tout le 35^e RI et arrive à Vauthiermont le 10 août à 22 heures. Des hommes isolés rejoignent leurs camarades dans la journée du 11 août. Les culottes rouges sont fatiguées et leur moral est bas.

⁶² Op. cit. JMO du 35^e R.I.

⁶³ <http://www.chtimiste.com/batailles1418/alsace1914.htm>. Le 35^e R.I. fait partie de la 14^e D.I.

⁶⁴ XIV^e Corps et une division du XV^e Corps allemands.



Moniteur de la Lozère, septembre 1914

*Nous cantonnons toujours en Alsace en attendant de marcher plus avant,
Je ne peux pas vous promettre de vous tenir régulièrement au courant des événements.
Ne vous faites cependant pas de soucis si je ne vous écris pas régulièrement, on n'a pas toujours le temps d'écrire ni le papier nécessaire pour faire une lettre.
J'ai trouvé plusieurs fois BRUEL durant notre randonnée en Alsace. Il va bien aussi.
Lorsque la guerre sera finie, je serai bien aise de venir vous retrouver. Je vis dans ce seul espoir.
Surtout pas de souci à mon sujet. Que la maman se fasse une raison. Tout peut s'arranger pour le mieux.
Excusez mon gribouillage. Bons baisers à tous. Communiquez mes nouvelles.
Th. Beys, caporal*

Lorsque Théodose écrit cette lettre, il ne sait pas que son père est décédé le 2 septembre. Le saura-t-il par la suite ?

Le 24 août, le général JOFFRE ordonne de transporter le 7^e corps d'armée d'Alsace vers le Nord⁶⁵. Le Général MAUNOURY prend le commandement de la 6^e Armée qui se constitue. Ainsi le 26 août à 17 heures 30, Théodose embarque à Belfort, avec son bataillon et l'Etat-Major du 35^e. Le 27 à 4 heures du matin il débarque à la gare de Rosières-en-Santerre, à 30 kilomètres à l'Est d'Amiens.

Le voilà en Picardie, c'est la retraite, de nos régiments sont bousculés par la 1^{ère} Armée allemande. Le 35^e étant chargé d'assurer le replis. Le 29 août après le passage des derniers éléments, toute l'artillerie ayant défilé à 21 heures, l'ordre est donné à l'arrière-garde de se

⁶⁵ Le 10 août 1914.

⁶⁶ *La Grande Guerre*, Pierre MIQUEL, éd. Fayard 1983, p 141.

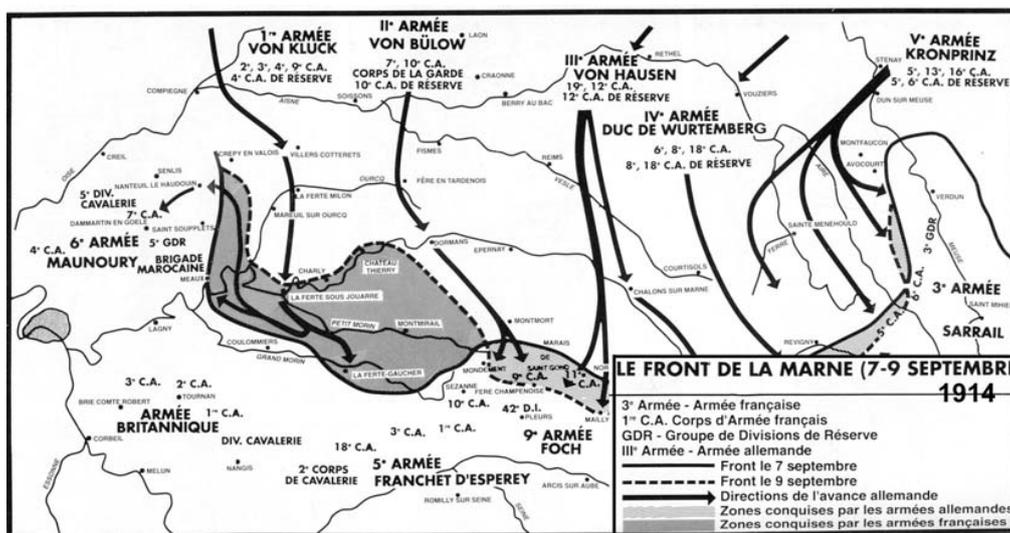
*mettre en marche. Les troupes sont très fatiguées n'ayant pas mangé depuis 24 heures et ayant fait une vingtaine de kilomètres.*⁶⁷

Du 30 août au 5 septembre la retraite se poursuit, à pied, et conduit le régiment de Théodosie dans la région de Survilliers – la Chapelle-en-Serval. Il s'agit maintenant de défendre Paris. Théodosie va participer à la terrible bataille de la Marne.

Des renforts viennent, acheminés depuis Paris en voitures automobiles : c'est l'histoire des fameux *Taxis de la Marne*. Les combats commencent.

Le 6 septembre, le 1^{er} Bataillon du 35^e RI combat aux environs d'Acy-en-Multien, sur la rive gauche de la Gergogne. *Il réussit à aborder la croupe bordée par le chemin Acy – Vincy, mais il est en butte à des feux violents d'infanterie et de mitrailleuses partants de la lisière S.O. d'Acy et de la route Acy – Rosy. Les quatre compagnies du bataillon se mettent en ligne, soutenues par des éléments d'autres régiments. A 19 heures, le bataillon tient toujours sans pouvoir se rabattre sur Acy. Puis les troupes qui encadrent le bataillon reculent et celui-ci est obligé de battre en retraite sur Bouillancy.*

Les 7 et 8 septembre ce sont des luttes ininterrompues, des reculs et des contre-offensives. Le 7 à 9 heures le 1^{er} Bataillon prend pied sur les hauteurs Sud d'Acy, mais il est obligé de les évacuer sous les rafales des canons de 105 de l'artillerie allemande. C'est l'enfer !



Front de la Marne (7-9 septembre 1914) – La bataille de Paris ⁶⁸

Les culottes rouges sont bousculées, mais elles ont ordre de mourir sur place. *Des combats confus ensanglantent le plateau à l'est de Nanteuil-le-Haudoin. Le 9 des secours doivent être acheminés par rail au secours de l'armée de MAUNOURY*⁶⁹. *On lui recommande d'éviter toute imprudence, de s'enterrer et de résister de son mieux. Au prix de lourdes pertes, il réussit à s'accrocher au terrain*⁷⁰. C'est certainement ce jour-là, ou les deux jours suivants, où il est dit que la 3^e Compagnie⁷¹ *attaquait au Sud Ouest du village de Bouillancy. Les obus*

⁶⁷ Op. cit. JMO du 35^e R.I.

⁶⁸ Op. cit. Historica n° M3506-31 – Le sang de la Marne, p. 64.

⁶⁹ Op. cit. Pierre MIQUEL, p. 178 & 179.

⁷⁰ Ibid. p. 178.

⁷¹ 3^e Compagnie du 35^e R.I.

*pleuvaient drus. Le combat était acharné. On se disputait ce village avec rage. Théodose a été touché par un schrapnel à la tempe gauche, à 30 mètres environ du village*⁷².

Le jour de son décès, il est dit caporal au 35^e Régiment d'Infanterie, dans la 3^e compagnie. Son décès est constaté par l'officier d'administration de 2^e classe de l'ambulance n° 8 du 7^e corps⁷³. Il est âgé de 21 ans.

Par décret présidentiel du 2 mai 1920 Théodose reçoit, à titre posthume, la Médaille Militaire : « *Caporal courageux ayant pris part aux batailles de Mulhouse et de la Somme. Tué glorieusement pour la France à la bataille de l'Ourcq en septembre 1914* ». Croix de Guerre avec étoile de bronze ★⁷⁴.

Copie intégrale de la lettre de Louis BRUEL, son ami, conservée dans la famille.

Besançon le 23 Juin 1915

Madame

Je vous prie de m'excuser d'avoir tant tardé à vous écrire. Avant tout, je voulais avoir des renseignements précis sur la mort de mon ami Théodose. Ceux que j'ai obtenus sont absolument dignes de foi. Le soldat qui me les a donnés appartenait à la 2^e Compagnie. Mais, le jour du combat de Bouillancy, il combattait avec la 3^e Compagnie, ayant perdu la sienne.

Il faut avoir du courage, Madame, et vous me pardonnerez de vous dire aussi brutalement dans quelles circonstances mon ami a trouvé la mort.

La 3^e Compagnie attaquait au Sud-Ouest le village de Bouillancy. Les obus pleuvaient drus. Le combat était acharné. On se disputait ce village avec rage.

Théodose a été touché par un schrapnel à la tempe gauche, à 30 mètres environ du village.

A peu près deux heures après l'accident, l'ami qui m'a renseigné, et qui connaissait Théodose personnellement, l'a trouvé au bord d'un fossé. Il était couché sur le côté droit, les mains pendantes, les jambes allongées. Son corps était encore chaud. Le schrapnel avait fait un trou à la tempe gauche de 1 cm 1/2 de diamètre, et était resté dans la tête. Un léger filet de sang avait coulé. Il est mort sur le coup, sans souffrir. Sa figure n'était pas contractée, elle paraissait calme.

Il doit être enterré à Bouillancy. Je ferais tout mon possible, Madame, pour savoir l'endroit précis où il repose. Il est probable, Madame, que nous retrouverons son corps. Lorsque nous enterrons un camarade, nous mettons sur sa tombe une croix avec son nom.

J'avais croisé plusieurs fois Théodose en Alsace, notamment après les batailles de Rixheim et de Dornach. Pendant la retraite du Nord et la bataille de la Marne, je n'ai pu le retrouver.

Je repartirai bientôt sur le front, Madame. Mais, si le bon Dieu me permet de revenir de cette guerre, je vous promets de vous aider de tout mon possible pour savoir où il repose.

Permettez-moi, Madame de vous dire que votre fils est mort en héros. Il était extrêmement courageux. Il était certain en Alsace d'avoir tué plusieurs Allemands. A la bataille de Rixheim, il ravitaillait sa section en munitions, ce qui est très dangereux.

⁷² Op. cit. Lettre de Louis BRUEL.

⁷³ Op. cit. Acte de décès de Jean Théodose Hilaire BEYS.

⁷⁴ Registre Matricule classe 1913, matricule 1563, AD de Lozère R8230.

Voilà, Madame Beys, ce que je sais sur mon brave ami. Je pleure avec vous ; j'estimais depuis nos années d'école, Théodose. Soyez orgueilleuse de lui. Il est mort en héros, dans les rangs du plus beau Régiment de France.

Veillez agréer, Madame, l'assurance de mes sentiments respectueux.

Louis Bruel

35^e Rég^t d'Inf^e

32^e Compagnie à Besançon.

Le nom de Théodose BEYS figure sur le Monument aux morts de Mende. Nous ne savons pas où il est enterré, malgré les recherches entreprises après la guerre⁷⁵, et de nos jours. Son corps, disparu, n'a pu être ramené à Mende comme l'ont été ceux de ses frères François et Sylvain.

Augustin ASTRUC et Honorine

Nous savons qu'Augustin et Honorine se sont mariés en 1905 à Brenoux. Ils sont tous les deux instituteurs publics lorsque la guerre est déclarée.

La guerre venue, ayant déjà fait 1 an de service militaire, Augustin, est remobilisé au 342^e Régiment d'Infanterie⁷⁶. Raymond et Léopold sont déjà nés, ce n'est pas suffisant pour rester⁷⁷. Chaque jour il écrit à Honorine une lettre, ponctuellement, même au plus fort des combats. Honorine gardera précieusement toutes ces lettres, plus de 1400.⁷⁸

5 septembre 1914, Joseph BEYS est décédé depuis 3 jours, Honorine exerce à Montgros, Augustin vient d'être incorporé. Il se trouve à Mende et a la chance de pouvoir manger et coucher chez sa belle-mère. Ce qui l'ennuie *quelque peu c'est d'être obligé de se lever à cinq heures chaque matin pour aller à la caserne faire rien du tout.*⁷⁹

Il a été assez gravement malade d'*hémoptysie*⁸⁰ et semble à peine guéri. Il espère se faire exempter, ou à défaut être versé dans l'armée auxiliaire, alors tous les jours il va à la visite médicale. Le matin du 6 septembre, un interne auxiliaire l'ausculte puis lui dit « *tu sais tu n'a rien de ce côté. Vas te faire passer un peu de teinture d'iode, mais tu sais tu n'en as pas bien besoin* ». Il décide alors d'aller le lendemain à l'exercice et si il ne peut pas marcher il retournera alors à la visite.

Le 30 septembre, après un voyage l'ayant fait passer par Saint-Sauveur⁸¹, le voilà de retour à Mende. Le voyage semble avoir été bien long et entrecoupé de haltes et de rencontres amicales. Sa valise pèse lourd. Le lendemain il écrit à Honorine « *à Mende Sylvain m'attendait à la gare. J'ai bu un peu de bouillon et au lit car je commençais à avoir sommeil. J'ai bien*

⁷⁵ Lettre du Ministère des Pensions à la mère de Théodose, 24 janvier 1921.

⁷⁶ Le 342^e est le régiment de réserve du 142^e.

⁷⁷ En 1915 les hommes de plus de 45 ans pères de 5 enfants au moins seront démobilisés.

⁷⁸ Noter que pour faciliter la lecture des larges extraits transcrits, nous avons ajouté de la ponctuation et des paragraphes.

⁷⁹ Lettre d'Augustin à Honorine, Mende le 05/09/1914. Par la suite, les références aux lettres ne sont pas indiquées.

⁸⁰ *Hémoptysie* : crachement de sang, l'hémoptysie accompagne souvent la tuberculose pulmonaire. (Le Petit Larousse)

⁸¹ Saint-Sauveur-de-Peyre.

dormi et les punaises, bien que je fus dans le cabinet de Louise, ne m'ont point trop dérangé. Je me suis levé à 9 h après avoir déjeuné au lit pour conserver encore l'habitude. Jusqu'à midi j'ai flâné et regardé du haut du balcon. Plus tard dans l'après-midi il va se faire porter rentrant à la caserne. Ensuite il recherche sa compagnie en face de l'hôtel de France (ancien Séminaire). Après avoir vu le capitaine qui a l'air gentil, on l'a frusqué⁸². Mais la C^{ie} n'est pas riche et ses effets ne sont point de luxe. Certains vêtements ayant besoin de réparations il les laisse au tailleur.

Honorine, dans de longues lettres, s'inquiète de la santé de son mari. Voici ce qu'il lui répond pour la rassurer. *Je me soigne comme tu le désires. Je déjeune avec du café au lait. Entre 6 h et 11 h je mange un bâton de chocolat. A 11 h une côtelette ou autre viande et ce que la maman⁸³ prépare toujours, à 6 heures le souper (même chose). Tu vois je mange et je bois bien. Je n'ai pas froid, je m'habille suffisamment et ne m'ennuie plus depuis que tu me l'as défendu.*

Les jours passent, les réservistes sont laissés inactifs, à part les nombreuses corvées. Il n'y a quasiment pas d'entraînements et d'exercices. Augustin fréquente toujours la consultation sans beaucoup d'espoir, car un matin le Major termine son examen en disant « *mais vous n'avez pas la figure d'un malade* ». Alors sa belle-mère fait une intervention auprès de Mr BESSIERE, sans doute le médecin de la famille. « *Dites à votre gendre de venir demain à la visite. Je ferais tout ce que je pourrais* ».

Le soir du 9 octobre, le capitaine rassemble ses hommes *pour se rendre compte de ceux qui seraient susceptibles de partir au premier appel. Il (...) fait plusieurs groupes, Augustin appartient au premier. Faisant remarquer à l'officier qu'il n'y voit pas, celui-ci répond « vous tirerez dans la masse ».* Augustin obtenant tout de même d'aller à la visite pour se faire donner des verres.

Le 10 octobre au matin Augustin se présente pour se faire examiner. A peine en face du docteur il se retrouve à la pesée et il a *le malheur de faire trop lever la balance.* Mr BESSIERE lui dit sans plus d'examen « *vous êtes solide vous pouvez partir au prochain départ* ». *Et voilà, dit-il, sans me faire déshabiller, sans m'ausculter, sans me demander ni écouter la moindre explication, voilà comment on passe la visite à la caserne.* Il pense partir en même temps que son beau-frère, François BEYS, qui est incorporé au 142^e.

Pendant ce temps la vie courante change. *A Mende pas moyen d'en trouver un litre (de pétrole). On brûle des bougies. Le vin ne se vend pas. Il vaut 17 fr. rendu à Mende et les marchands le vendent 22 à 25 fr. Le sucre s'achète 22 sous. Les fournitures scolaires telles que crayons, plumes sont plus chères que d'habitude, c'est que le papier ne circule pas et les marchands sont dépourvus.* Malgré la hausse des prix, les élèves d'Honorine ont des besoins que son mari est chargé de satisfaire au mieux.

Augustin achète pour ses deux fils des cadeaux, sans doute pour faire oublier un peu son absence. Léo reçoit dans un colis un cinéma qui peut aussi faire lanterne magique. Et le père d'ajouter dans sa lettre : « *Voilà, seras-tu content Léopold ? J'espère bien que tu ne vas pas le démolir ce coup-ci. Gare si c'est cassé quand j'arriverai* ». Raymond préfère un fusil un vrai fusil avec amorces. *Voici comment on s'en sert. Il faut tirer la culasse jusqu'à la fin, on met une amorce sur le petit piton que l'on voit au commencement du canon. On ferme la culasse et on tourne à droite la poignée de la culasse. De cette façon la tige qui fait partir l'amorce*

⁸² Frusqué : habillé.

⁸³ Il s'agit de la mère d'Honorine.

reste à l'arrière, elle tombe brusquement quand on presse la gâchette et fait partir le coup. (...) C'est un fusil de soldat comme le mien, écrit Augustin.

Augustin passe de plus en plus de temps à la caserne. Il semble se faire à l'idée de partir. Parfois il monte la garde comme dans la nuit du 14 au 15 octobre où il est de faction à la mairie de Mende.

Les jours s'écourent, l'inquiétude grandit à Montgros, et Honorine éprouve des malaises au point de consulter son médecin. Pendant ce temps Léopold joue bien avec son cinéma et son frère Raymond paraît pacifique, malgré son fusil, car il n'ose pas tirer et faire claquer ses amorces⁸⁴. Le 8 novembre Augustin est heureux d'écrire : *J'ai une nouvelle à t'annoncer c'est qu'Emilie nous a fait cadeau d'une petite nièce⁸⁵ la nuit dernière. Tout s'est bien passé et pour employer l'expression classique je dois dire que : « la mère et l'enfant se portent bien ».*

Le 12 novembre après-midi le facteur, ou un gamin, apporte à Honorine le télégramme n° 745, origine Mende, reçu à Nasbinals à 13h20 :

*Augustin parti onze heures baisers
Sylvain.*

Heureusement que pour le dimanche de Toussaint Augustin avait poussé Honorine à prendre deux jours de congé, vendredi et samedi, ce qui avec le jeudi sans école avait fait quatre jours à passer réunis à Mende.

Malgré tout l'intérêt que représente la correspondance d'Augustin ASTRUC, nous n'allons pas raconter ici toutes ses campagnes, alors faisons un saut dans le temps.

Au début du mois de mars 1915 le journal *l'Illustration* parle de la *bataille de la Marne*. Les communiqués officiels *paraissent signaler simplement des luttes pour la possession de tranchées et la conquête de boqueteaux de pins. Mais lorsque l'on considère le nombre de trophées recueillis, celui des prisonniers et des morts ennemis, la conviction s'impose qu'il se livre sur une longue ligne comprise entre le cours moyen de la Suipe et le débouché d'une autre petite rivière, la Tourbe, dans la vallée de l'Aisne, une série de combats dont l'ensemble constitue une véritable bataille plus meurtrière pour l'adversaire que pour nous. Alors que nous abordons les retranchements et les ouvrages ennemis, après une préparation puissante par l'artillerie désorganisant les réseaux de fil de fer, anéantissant les défenseurs, les Allemands procèdent à des contre-attaques par masses, offrant à notre feu un objectif tel que les pertes de nos assaillants sont énormes ; son élan est bientôt rompu.*

La ligne de combats paraît étendue depuis Auberive-sur-Suipe, village situé à quelques kilomètres au sud du chemin de fer de Bazancourt par Challerange et Appremont, par lequel l'ennemi peut rapidement porter renforts et munitions sur tout le front jusqu'aux hauteurs de Beauséjour, voisine de l'Argonne. Les villages de Perthe-lès-Hurlus et de Mesnil-lès-Hurlus la ferme de Beauséjour servant de repères pour comprendre ces opérations. Notre avance continue se manifeste au Nord dans la direction de la menue rivière de Dormoise dont le nom s'étend au petit pays de Dormois.

⁸⁴ Lettre à Raymond du 17/10.

⁸⁵ Il s'agit de Jeanne CAUQUE.

*Chaque jour a vu son engagement. L'artillerie, l'infanterie, les avions ont été employés. Ceux-ci ont effectué des opérations heureuses au-dessus des voies ferrées.*⁸⁶

Le 15 mars Augustin ASTRUC se trouve à *Hlnnv Yrlmmv Nzimv Zithmmv*⁸⁷. Il écrit : *nous nous sommes considérablement rapprochés de la ligne ennemie, mais les boches sont encore à une vingtaine de kilomètres. Donc je ne risque rien. D'ailleurs je ne sais pas si nous allons servir beaucoup, car dans nos compagnies il y a plus de la moitié de territoriaux et à cause de cela vous devons rester derrière, le général ne compte pas sur nous. Ces jours-ci le bombardement est très violent, on entend au loin les coups sans interruption. Il paraît que c'est effroyable. Les boches reculent. Je suis sans nouvelles de François et je crois que le 142 est en première ligne*⁸⁸.

Sa lettre se termine ainsi : *Je t'embrasse bien affectueusement. Ton petit homme. Augustin. P.S. Tu m'enverras un peu plus de saucisse. J'ai reçu les pommes, le chocolat et le sucre d'orge. J'ai du chocolat pour attendre.*

L'ennemi, pour résister à la poussée des armées françaises, a envoyé des troupes d'élite, notamment deux régiments de la Garde prussienne.⁸⁹ Le sol crayeux ayant permis aux Allemands de creuser des tranchées, de véritables souterrains, à l'abri des plus lourds projectiles, les ennemis ne sont exposés que dans les ouvrages de première ligne.⁹⁰

Le 17 Augustin est à Beauséjour⁹¹, un lieu qui restera hélas célèbre dans l'histoire de cette terrible guerre. Il y décrit, pour Honorine, une partie de l'horreur qu'il vit avec ses compagnons. *Nous nous sommes considérablement rapprochés des lignes ennemies et nous occupons maintenant un secteur très dangereux.*

En Belgique c'était parfois dur, mais souvent aussi nous étions tranquilles. Depuis le 2 février nous avons fatigué en marches, mais nous étions à l'abri du danger. Aussi il nous semblait avoir fini avec les boches. Hélas, c'est maintenant que nous commençons. Il ne se passe pas de jour sans qu'il y ait une attaque de part et d'autre. L'ennemi occupe une crête d'où il faut les déloger, les régiments attaquent à tour de rôle et chacun fait son devoir. Quelques mètres seulement à conquérir et le sommet est à nous. Si nous y arrivons, l'ennemi est en complète déroute. Tu vois donc l'intérêt qu'il y a à aller de l'avant. Mais pour gagner une tranchée que de mal. Le canon tonne sans discontinuer et la montagne est bouleversée par les obus. Au moment des attaques les mitrailleuses et les fusils font rage et si beaucoup de nos soldats sortent sains et sauf de cette affaire, beaucoup aussi sont atteints. Heureusement le nombre de morts est beaucoup plus restreint que celui des blessés. Mais la mort est aveugle et frappe au hasard.

⁸⁶ *L'Illustration*, 31^e semaine de guerre – 26 février au 4 mars 1915.

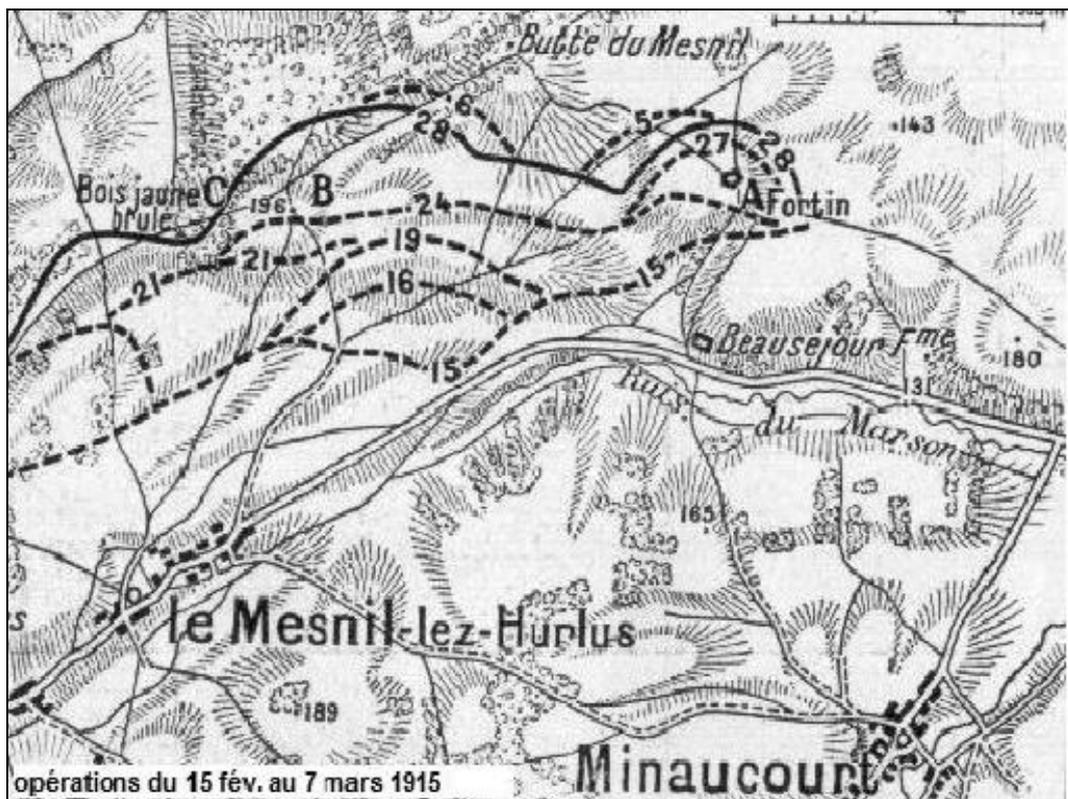
⁸⁷ *Somme Bionne Marne Argonne* (c'est au Nord du moulin de Valmy). La censure interdisant de donner des indications sur l'endroit où les soldats se trouvent, Augustin utilise un code simple en fin de lettre pour informer Honorine.

⁸⁸ Lettre d'Augustin à Honorine, le 15/03/1915.

⁸⁹ *L'Illustration*, 32^e semaine de guerre – 5 au 11 mars 1915.

⁹⁰ *L'Illustration*, 33^e semaine de guerre – 12 au 18 mars 1915.

⁹¹ Codage d'Augustin : *Yvzfhhvqlfi*.



Carte du secteur de la ferme de Beauséjour⁹²

*Plus de 10.000 malheureux jonchent le champ de bataille. (Allemands ou Français). Pourtant si l'on songe que c'est là le travail d'un mois et que les troupes en présence doivent faire un total de plus de 800 000. Cela fait une moyenne journalière relativement minime. Aussi je le répète encore du courage toujours et malgré tout. J'espère vous voir bientôt. Mais s'il m'arrivait quelques choses je m'en voudrais de ne pas avoir dit ce qu'il en est de la situation exacte. Voilà pourquoi je te parle ainsi. D'ailleurs notre régiment n'attaquera pas et si ce soir, ou demain, on s'empare de la crête il est certain qu'après, tout changera de phase. Le 142 est aux tranchées. Il me tarde de rencontrer François. Il me tarde aussi de savoir ce qu'est devenu Auguste.*⁹³

Il en faut du courage et du sang froid pour rassurer sa femme avec ce discours sur les statistiques et aussi pour lui donner tous ces détails. Honorine doit avoir tout autant de courage et de raison pour supporter l'angoisse et le travail quotidien, comme beaucoup de femmes de soldat. Il est évident que leur correspondance assidue les aide considérablement dans cette épreuve.

⁹² Opération de Janvier à Mai 1915 - <http://www.chtimiste.com/batailles1418/1915champagne.htm>

⁹³ Lettre d'Augustin à Honorine, le 17/03. Noter que le *Auguste* cité ici est Auguste Jean Baptiste CAUQUE le mari d'Emilie BEYS.



Soldat dans une tranchée à la ferme de Beauséjour ⁹⁴

Régulièrement Augustin relate dans des lettres adressées à ses élèves ce qui se passe autour de lui. Il n'y oublie jamais son devoir d'instituteur de la République. Le 17 mars il termine, une lettre à leur intention, de la façon suivante. *Les soldats de toutes les régions chassent l'envahisseur. Mais il en coûte mes amis. Quelque jour l'histoire nous dira le nombre de ceux qui ont donné leur vie à la Patrie, de ceux qui ont laissé leurs membres ou leur santé sur les champs de bataille et nous chanterons leurs louanges et la postérité sera fière d'eux. Mais en attendant je vous invite mes enfants à saluer la mémoire de ceux qui sont tombés aux champs d'honneur, à admirer les héros de nos divers régiments*

*et oubliant pour l'instant nos peines, nos misères et nos deuils, à redire avec votre maître : Vive la France.*⁹⁵

Augustin reste jusqu'au 2 avril dans les tranchées crayeuses proches du front. François lui est en première ligne à moins de 100 mètres. *Depuis plusieurs jours une détonation n'attend pas l'autre et des deux côtés c'est un vrai déluge de mitraille.*

Le mari d'Honorine passe une fois encore sain et sauf à travers cette boucherie. La famille n'en sortira pas indemne.

Après encore bien des combats, des peurs, des peines, des petites joies éphémères dues à la camaraderie, retrouvons Augustin le 21 janvier 1917. Il confie à Ninou⁹⁶, qui va trembler pour lui, *nous quittons nos abris ce soir et nous montons en ligne. Il paraît qu'il n'y fait pas bon. Non pas que le danger soit bien grand, car on tire très peu, mais à cause du froid.*

Notre promenade d'hier fut peu agréable. Partis à la tombée de la nuit nous nous sommes « promenés » jusqu'à 8 heures. Le temps était froid, il gelait fort, la route glissait, mais enfin sur la route cela allait encore. Mais nous ne l'avons pas suivi longtemps. Nous avons pris à travers champs. Nous suivions la trace quand il y en avait, quand cette trace n'existait plus nous passions dans la neige, à travers les flaques d'eau glacées. Quelquefois la glace crevait et le soulier prenait un bain. Aux endroits où la neige avait fondu dans la journée il s'était formé une couche de verglas glissante comme du verre. A chaque instant quelqu'autre faisait la pirouette. Tinou, vas-tu penser, ne devait pas en être exempt. Eh bien, je me suis assez bien tiré de ma route. Grâce à ma canne, Tinou n'a dégringolé qu'une fois, mais il a failli y aller cent fois. Heureusement j'ai l'habitude des chemins mauvais et de la neige. Il me semblait traverser les plaines de Malbouzon. Mais quelle différence avec nos régions. Autrefois j'avais peiné quelquefois sur nos montagnes.

⁹⁴ http://www.crdp-reims.fr/memoire/lieux/IGM_CA/villages_detruits/beausejour.htm.

⁹⁵ Lettre d'Augustin à ses élèves, le 17/03/1915.

⁹⁶ Honorine.



Le Poilu Augustin ASTRUC (X)

Je me rappelle mon voyage de Malpertus au Py le jour que Mr Bréchet m'avait porté d'Aumont. Et ce jour-là j'allais vers ma maison où je savais trouver un asile chaud et sûr, j'allais vers ma Petite aimée qui m'attendait avec impatience et ces heureuses perspectives me faisaient oublier mes peines. Mais ici, où allons-nous, vers qui allons-nous ? Nous partons en plein hiver à n'importe quel moment, qu'il fasse chaud ou qu'il gèle, nous allons sans nous rendre compte du chemin au gré du guide qui, souvent hésite, revient, cherche, on monte, on descend, on se mouille, on glisse, on touche, on s'accroche aux fils de fer, on trébuche avec des débris de toutes sortes, on court par instant et sous le poids qu'on traîne les gouttes de sueur ruissellent, puis on s'arrête, on attend, on sent le froid, on tremble.

De temps à autre quelqu'un dit : « Mais nous n'arriverons donc pas ». Non il reste encore 1 km. On marche, la fatigue gagne, le temps paraît long on se figure enfin que ce km est parcouru, on interroge, il reste encore 500 m. Et l'on croyait avoir fini ! Par instant le sifflement d'un obus nous rappelle à la réalité et l'on avance vers d'autres obus, vers d'autres dangers, vers la mort peut-être ou la blessure. Pourquoi sommes-nous aussi dociles ? Voilà notre promenade d'hier, voilà ce que souvent sont nos promenades. (...)

Nous sommes sur une cote dont les communiqués ont souvent parlé.⁹⁷

Ces quelques lignes, bien qu'elles soient émaillées d'humour et pleines de pudeur, nous permettent d'imaginer la dureté, le calvaire, de ces marches nocturnes vers la mort.

Nous sommes perdus au milieu d'une, montagne le vaguemestre ne vient pas nous voir, nous expédions nos lettres comme nous pouvons, par les passants, par les corvées d'ordinaire et souvent nous nous demandons si nos lettres vous parviendront. Ce qui m'ennuie le plus dans cette affaire-là c'est que Ninou, privée de nouvelles, va se faire plein de soucis à mon sujet.

⁹⁷ Lettre d'Augustin à Honorine, le 22/01. Il s'agit de la Cote 304.



Vue du Mort Homme 2 sept 1917 (plume et lavis ; 30x20 cm) ⁹⁸
par Adrien OUVRIER (1890-1942)

Pendant plus d'une semaine, Augustin écrit de courtes lettres laconiques. Il donne seulement des nouvelles de sa santé, il va bien. Les lettres d'Honorine n'arrivent pas.

A l'école de Montgros, les lettres d'Augustin n'arrivent pas non plus. Malgré le peu de renseignements glanés, dans les familles des *amis de guerre* d'Augustin, Honorine essaie de garder confiance. C'est important puisqu'elle doit faire bonne figure devant Léo et Raymond et aussi pour faire la classe.

Les nouvelles du Régiment de Mende sont si mauvaises que des rumeurs alarmantes courent à Montgros. Le soir du 2 février une femme chuchote à Marinette TOIRON : « *Oh, yo 4 ou 5 jours qué iou sabé que Mr Astruc est mort* ». On ne dit pas ces choses directement à Honorine, mais elle comprend que *quelque mauvais bruit* circule. *Ah ! Combien ils sont terribles les jours du commencement de la semaine !* Elle suit attentivement les communiqués sur les attaques qui se produisent à *la fameuse cote* et, comme elle imagine qu'ils sont au-dessous de la vérité, elle est terriblement angoissée.

Arrive une courte lettre où il est dit : *J'ai beaucoup de choses à t'apprendre. Sache pour l'instant qu'à la date du 26 au soir en dépit des communiqués je suis en parfaite santé.* Honorine qui connaît bien son Augustin se trouve alors en partie rassurée.

Enfin le lundi vers 20 heures, Chardaire⁹⁹ arrive et avant même de lui avoir ouvert la porte elle l'entend crier : « *Yo uno tapado de lettres !* ». Quelle joie ! Paralysée elle ouvre difficilement les enveloppes. Elle passe rapidement à *la dernière celle du 1^{er} toute rempli de détails*. Enfin heureuse elle offre un vin chaud au messager, à *la demoiselle* et aux enfants. Elle n'en boit pas, car avec la joie qu'elle vient de ressentir elle risquerait d'être « *cuitée* ». Lorsqu'elle se retrouve seule elle relit plus posément les lettres tant espérées.

Maintenant voici le résumé de ces derniers jours, écrit Augustin. Nous sommes partis de F(oncaucourt)t pour... nous l'ignorions. Nous avons fait le trajet en autobus, il faisait bien froid. A notre descente de voiture, nous avons été dans un camp ou nous étions entre les deux, ni bien ni mal. Nous avons assisté au retour des poilus des tranchées et ils n'étaient guère

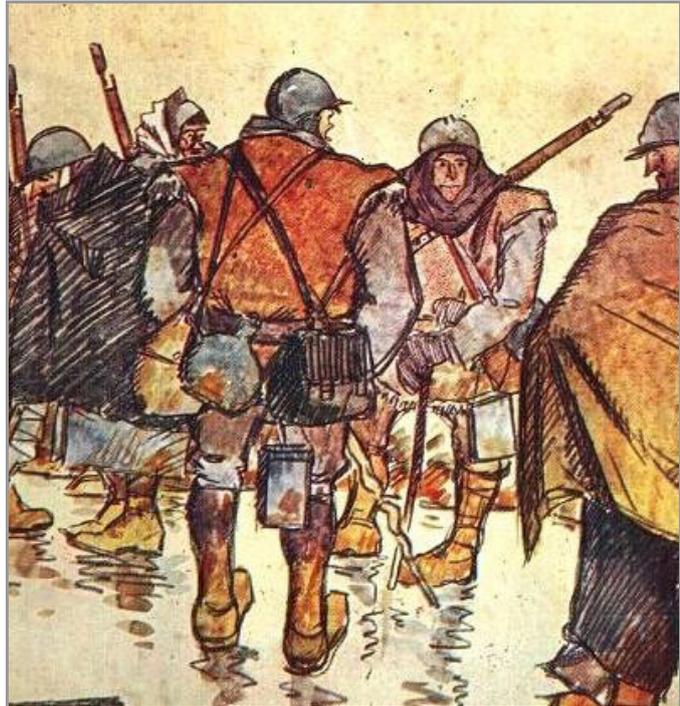
⁹⁸ <http://www.vienne-patrimoine.com/adrien.ouvrier/soldat.html> .

⁹⁹ Peut-être le facteur, ou le postier.

intéressants. Pas mal d'entre eux avaient les pieds gelés. (...) Nous sommes restés là deux jours. Le 20 ou le 21, je ne me rappelle plus bien, nous sommes partis en ligne. La route glissait, il faisait froid, nous avons été à travers des champs, dans la neige prendre position à la cote 3...

Au début cela allait encore, je n'étais pas trop loin du capitaine, nous étions dans un bon abri, il ne faisait pas froid, mais les temps changent. La seule difficulté, était pour nous ravitailler nous allions prendre l'ordinaire au village d'E(snes). non loin à 3 km environ. Jusqu'au 24 au soir cela alla encore. Le 24 nous fûmes bombardés de belle façon on croyait à une attaque. Elle ne se produit pas.

Le lendemain le bombardement recommença de plus belle, tout fût bouleversé de fond en comble, pire qu'à Verdun. Vers 4 heures nous apprenions qu'une de nos C(ompagnies) était prisonnière. Le C(ommandant) après avoir fait prendre des mesures de résistances, nous envoya auprès des Cies pour voir ce qui se passait. Ce fût une corvée terrible, nous ne pensions pas pouvoir arriver. J'arrivais chez le Cap(itaine) Lapierre qui fût surpris de me voir. Il voulait venir avec moi chez le Ct. Impossible nous dûmes faire demi-tour. 5 fois j'essayais de partir. Finalement il me dit : « Il faut tout de même que vous alliez voir ce qui se passe ». Il me donna 2 hommes.



Le froid, gardes des voies de communication¹⁰⁰
1916 PierreFALKE

Nous partîmes à travers les trous d'obus, tantôt roulant, tantôt courant. Nous arrivâmes au but essoufflés comme des lézards. Nous apprîmes

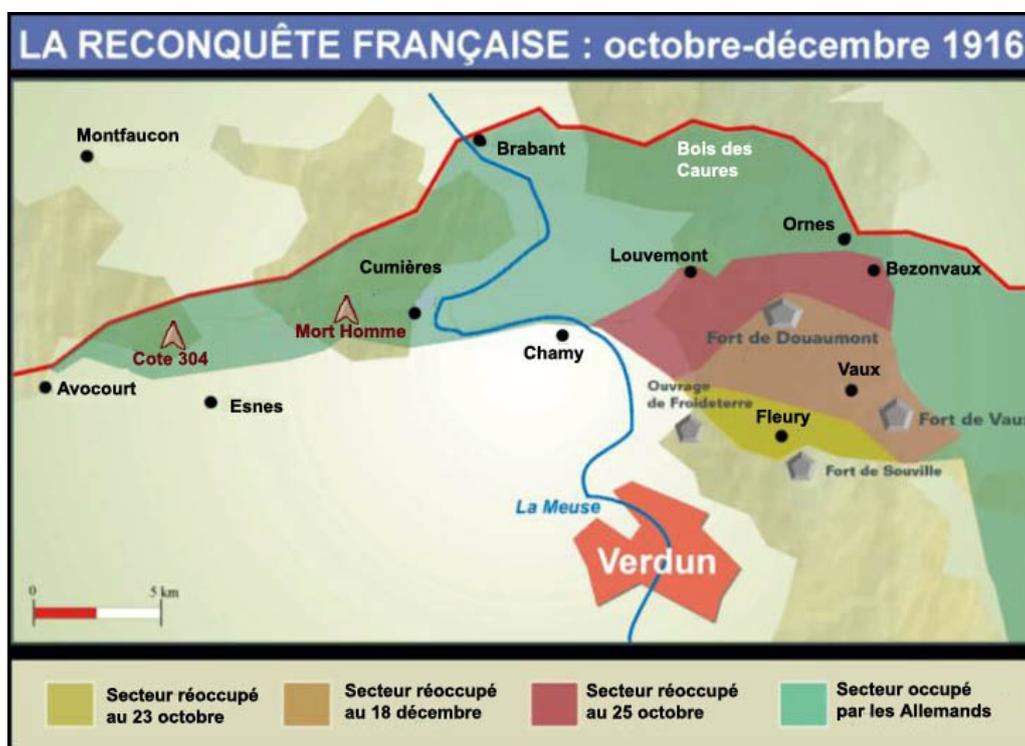
alors que notre bataillon était prisonnier, 3 Cies sont passées en Allemagne, une Cie de mitrailleur et trois sections sur 4 de ma Cie. D'un peu plus nous étions cueillis aussi. Ils sont venus à 70 m environ de notre poste. Des renforts pendant ce temps étaient demandés. Ces renforts essayèrent d'attaquer le lendemain, ils ne réussirent pas, il fallut attendre le 27 au matin, les boches attaquèrent encore, ils furent repoussés, à 2 heures de l'après-midi nous attaquions pour reprendre le terrain perdu. Ce fut en vain.

Nous étions vannés, fatigués, gelés, démoralisés. Nous attendions avec impatience la relève qui ne se faisait pas. Le 29 je fus chez les mitrailleurs au poste du capitaine, à ce moment là un autre régiment nous avait remplacés, mais nous restions quand même sur place, le 30 nous fûmes relevés. La relève fût dure nous fûmes poursuivis par les feux de l'artillerie, nous couchâmes dans un abri en pleine montagne. Le soir nous partions pour Ville... s... C... où nous sommes depuis 2 jours. Ici nous sommes assez bien, du moins à l'abri.

¹⁰⁰ <http://dessins1418.free.fr/dsfroid.htm> .

Nous attendons qu'on remonte le bataillon, il ne reste que 70 hommes environ. Les généraux ont enquêté. Il n'y a plus que deux capitaines, presque plus de sous-officiers en dehors des sergents-majors.

C'est une belle rafle qu'ont fait les boches.

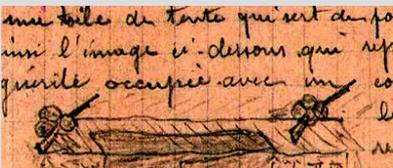


Le secteur de Verdun fin 1916.

Augustin vient d'échapper, une fois de plus, à un sort tragique. Il n'en sera pas toujours ainsi puisqu'il sera gazé le 20 août 1917 au Mort Homme.

La correspondance d'Augustin est encore pleine de bien d'autres récits et drames. Nous laissons à ses descendants le plaisir de relater, en détail, la Guerre du poilu ASTRUC. Il est Cité à l'Ordre du Régiment le 3 mai 1915 et reçoit la Croix de Guerre le 2 août 1915.

Les lettres d'Augustin Astruc sont visibles et imprimables sur Internet. Il s'agit de 4 volumes illustrés, de 80 à 110 pages.

<p>Lettres de 1914 et 1915</p> <p>(1 volume PDF de 110 pages - 26 Mo)</p> 	<p>Lettres de 1916</p> <p>(1 volume PDF de 91 pages - 31 Mo)</p> 
<p>Lettres de 1917</p> <p>(1 volume PDF de 81 pages - 31 Mo)</p> 	<p>Lettres de 1918 et 1919</p> <p>(1 volume PDF de 77 pages - 13 Mo)</p> 

Pour y accéder : http://genea.beys.free.fr/gevaudan/Augustin_Lettres_de_guerre.html

Avertissement : A partir d'ici, les enfants ne sont plus instituteurs.

Marie François Auguste (1894-1915)

Marie François Auguste BEYS est surnuméraire aux contributions indirectes de Roanne (Loire). Il a laissé à la postérité une petite peinture de paysage dont nous n'avons que la photo.



Tableau peint par François BEYS¹⁰¹

De la classe 14 François est recensé à Mende sous le matricule 604. Il mesure 1,67m, cheveux châtain, yeux châtain verdâtre, front vertical haut, nez rectiligne, visage large.¹⁰²

Il est incorporé le 5 septembre 1914 au 142^e RI¹⁰³ et on le nomme caporal à la même date. Il participe quelque temps à l'instruction des recrues de la classe 1915. François devient sergent le 5 janvier 1915 puis il quitte Mende vers la mi-janvier. Il se retrouve sans tarder en première ligne.

Sur le front de Champagne, au tout début 1915, le général DE LANGLE se résout à porter tout son effort sur le front de huit kilomètres, tenu par les 1^{er} et 17^e corps, entre le fortin de Beauséjour et le bois à l'Ouest de Perthes. Cette action qui vise à la rupture totale des lignes Allemandes, doit être appuyée à gauche, par une opération de la 60^e Division sur le bois Sabot, tandis qu'aux deux ailes, le 12^e Corps à gauche et le Corps colonial à droite, doivent tenir l'ennemi sous la menace constante d'une attaque pour l'empêcher de porter ses réserves sur la zone principale de combat.¹⁰⁴

Hélas le dégel, succédant à plusieurs reprises à une température très basse, détériore tranchées et boyaux, et rend la plupart des routes impraticables. D'autre part, les Allemands

¹⁰¹ Le tableau est la propriété de Karine BASTIDE, petite-fille d'Honorine et Augustin ASTRUC.

¹⁰² Registre matricule classe 1914, matricule 604, AD de Lozère R8233.

¹⁰³ Une partie du 142^e RI était cantonné à Mende depuis avant 1892, dans *Il était une fois... La Lozère*, Benjamin BARDY, éd. la Régordane 1991, p 102-105.

¹⁰⁴ <http://www.chtimiste.com/batailles1418/1915champagne.htm> .

*se montrent vigilants et même agressifs sur le front de la 4^e Armée.*¹⁰⁵ Enfin l'attaque générale commence le 16 février à 10 heures.

Des luttes farouches se poursuivent les 17, 18 et 19. Devant la violence de la riposte ennemie, le Généralissime renforce les troupes malmenées. Le mois de mars arrive, loin de faiblir, les combats gagnent en intensité. Le général obtient, en vue d'une attaque décisive, le renfort du 16^e Corps¹⁰⁶ et de la 48^e Division.

L'offensive du 16^e Corps commence le 12 mars 1915, c'est celui où combattent François et Augustin ASTRUC. *A la 31^e Division, les deux bataillons du 142^e régiment d'infanterie, lancés à l'attaque à 10h30, sont arrêtés par le barrage d'artillerie et les mitrailleuses.* François, sergent dans la 3^e compagnie du 142^e, est au cœur de la lutte qui se déroule entre la cote 199 et le chemin de Mesnil-lez-Hurlus à Tahure. Les efforts restent infructueux. Le lendemain les poilus repartent avec plus de vigueur. *Le 122^e régiment d'infanterie attaque sur l'axe Beauséjour cote 199 ; à sa gauche le 142^e combat en vain à l'est de la cote 196. Le 14 mars le Régiment de François se relance à l'assaut au même endroit, en compagnie du 122^e. Il arrive à une vingtaine de mètres du sommet et il se retranche. Le 142^e, pris de flanc par les mitrailleuses du ravin des Cuisines et soumis au feu de l'artillerie ennemie de la butte du Mesnil, ne peut progresser.*¹⁰⁷



François BEYS

Le 15 les Allemands lancent une contre-offensive qui ne leur permet pas de reprendre de terrain. Le 16 les tirailleurs marocains et algériens du 9^e Régiment dans un magnifique élan arrivent à s'emparer de la cote 196.

Le 17 mars on ordonne au général DE LANGLE de suspendre l'offensive. Ce n'est pas synonyme de repos pour les soldats, car la pression ennemie continue. Le 342^e d'Augustin ASTRUC se trouve aussi mis à contribution. Les deux beaux-frères ne sont probablement séparés que de 100 mètres, mais il n'est pas question de se voir, c'est évident.

Le 22 mars le 142^e et le 342^e sont enfin relevés. Augustin peut alors écrire avec précision à Honorine. *Pendant ces cinq jours nous n'avons pas été bien tranquilles, notre compagnie assez cependant, mais beaucoup d'autres non. Le 142 était devant, il a été attaqué, repoussé et notre régiment a été obligé de chasser les Boches. Tout cela ne s'est pas fait sans laisser des hommes et malheureusement la famille s'est trouvée atteinte une fois de plus, mais ne t'effraye pas il n'y a rien de grave. François a été blessé à la cuisse.*

Augustin ASTRUC écrit aussi à Mende, à sa belle-mère Marie Agnès et à sa belle-sœur Louise. Voici ce qu'elles lisent le 3 avril.

Le 26 mars 1915. Bien chère belle-mère et belle-sœur. Je viens aujourd'hui vous faire connaître une nouvelle qui ne peut manquer de vous faire de la peine assurément, mais qui ne

¹⁰⁵ Op. cit. ...chtimiste/batailles1418...

¹⁰⁶ Le 142^e R.I. appartient au 16^e Corps.

¹⁰⁷ Op. cit. ...chtimiste/batailles1418...

doit pas cependant vous attrister trop. François a été blessé le 20 mars dernier dans une attaque que faisait le 142. Cela a été une journée terrible et le 142 et le 342 ont été bien endommagés. 5 ou 600 hommes sont restés sur le champ de bataille. Nous sommes restés 5 jours dans les tranchées et vous pouvez croire qu'il me tardait d'en sortir pour avoir des nouvelles de mon beau-frère.

Le 26 mars 1915. Bien chère belle-mère et belle sœur
 Je viens aujourd'hui vous faire connaître une nouvelle
 qui ne peut manquer de vous faire de la peine
 personnellement mais qui ne doit pas cependant
 vous attrister trop François a été blessé le

Lettre d'Augustin ASTRUC à Marie Agnès Mélanie BEYS-TUFFERY (extrait)

D'abord je n'ai pu avoir aucun renseignement puis j'ai appris que François était blessé grièvement. Vous pensez si j'étais content j'ai recherché les infirmiers du 142 qui devaient l'avoir pansé. Je les ai trouvés et ils m'ont dit : le sous-officier de la classe 14 a été blessé à la cuisse d'une éraflure assez longue, mais peu profonde. Son état n'est nullement grave. Comme il peut se faire que vous ne receviez pas de ses nouvelles de quelques jours je m'empresse donc de vous rassurer et vous pouvez croire que quelque douloureuse que puisse être une blessure je voudrais bien actuellement être à la place de François.

Augustin pense son beau-frère tiré d'affaire. Il imagine que François va bientôt partir en convalescence à l'arrière. C'est presque le rêve de tous les poilus : avoir une blessure pas trop grave qui vous éloigne du front. Mais il est mal informé puisque François est *mort pour la France* : le 20 mars 1915 à Châlons s/Marne hôpital temporaire n° 17 – Genre de mort : Blessures du genou, plaies multiples des deux membres inférieurs par éclat d'obus.¹⁰⁸ Il n'a pas 21 ans.

Le corps François BEYS est ramené à Mende après la Guerre et repose désormais dans une tombe près de celle de ses parents¹⁰⁹.



L'Enfer - 1917-1918 Georges LEROUX¹¹⁰

¹⁰⁸ Site Internet *Mémoire des Hommes* - <http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr>

¹⁰⁹ Cimetière Séjалан, section G, travée 3, n° 1657.

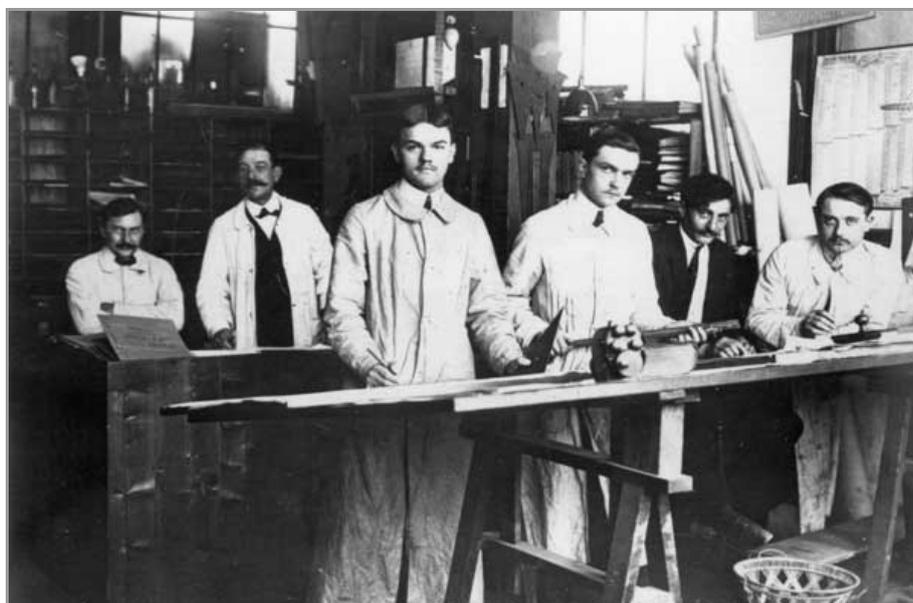
Sylvain

Laurent Alfred Sylvain est le plus jeune des enfants de Joseph et Marie Agnès Mélanie. Il naît à Saint-Amans un lundi, le 10 août 1896.

Le 24 juillet 1913 il reçoit, à Mende, son diplôme du *Certificat d'Etudes Pratiques Industrielles* spécialité ajustage. Il termine alors ses études techniques à l'Ecole Pratique de Commerce et d'Industrie.

Fin septembre 1914 il est encore à Mende, son père vient de décéder le 2. Il vit chez sa mère rue de la Banque. On le retrouve plus tard comme dessinateur¹¹¹ industriel dans l'entreprise Chenard et Walcker¹¹² située dans la région parisienne.

Sylvain est recruté à Mende, classe 1916, matricule 1196, *cheveux noirs, yeux marrons, front vertical, nez cave, visage large, taille 1,67m, niveau d'instruction 4*.¹¹³ Incorporé le 5 juillet 1915, il est d'abord maintenu à la disposition de la maison Chenard et Walcker à Gennevilliers. Il dépend alors du 2^e Régiment de Génie.



Sylvain BEYS est au premier rang à gauche
probablement au bureau d'étude de Chenard et Walcker

Mais les combats réclament toujours plus de chair à canon. Alors Sylvain arrive le 10 juin 1916 au 13^e Régiment d'Artillerie. Il va faire toute la campagne dans cette arme. Le 23 novembre on l'affecte au 83^e R.A., ensuite le 18 mars 1917 au 113^e R.A. Enfin le 27 mai de la même année, il est soldat de 2^e classe au 51^e Régiment d'Artillerie de Campagne¹¹⁴, dans une *équipe mobile de réparation*¹¹⁵. Ses études techniques le prédisposent à cette affectation.

¹¹⁰ La couleur des larmes (Les peintres pendant la Première Guerre Mondiale - <http://www.art-ww1.com/fr/texte/053text.html>)

¹¹¹ Registre matricule – AD de Lozère R8271.

¹¹² Constructeur de voitures automobiles.

¹¹³ Op. cit. Registre matricule.

¹¹⁴ Ou 251^e.

¹¹⁵ Op. cit. Registre matricule.



Automobile Chenard & Walcker ¹¹⁶



Juillet 1916, Sylvain BEYS au 13e R.A. (à vous de le trouver)

Le 5 octobre 1918, Sylvain écrit à son beau-frère Augustin disant qu'il se porte bien. Le temps passe et la famille ne reçoit plus aucune nouvelle. Ce n'est semble-t-il pas dans les habitudes de Sylvain. On s'inquiète beaucoup. L'armistice est signé le 11 novembre 1918, c'est la liesse dans toute la France. Début décembre Augustin écrit à Honorine : *je regrette infiniment par contre que Sylvain ne donne pas de ses nouvelles. Je ne comprends pas quelle peut-être sa situation et je suppose évidemment qu'il y a quelque chose de grave.*¹¹⁷

¹¹⁶ Site Internet de *Gazoline* : *Chenard & Walcker, ça pulsait fort !* par Eric FAVRE, 21/02/2003.

¹¹⁷ Lettre d'Augustin à Honorine du 07/12/1918.

Finalement la famille apprend que Sylvain a contracté une maladie pendant le service et est mort à Ecury-sur-Cooles, près de Châlons-sur-Marne¹¹⁸. Les documents officiels disent laconiquement : *mort pour la France le 13 octobre 1918 à l'ambulance 14/22 SP5 suite à maladie*. Il a fallu 4 mois pour apprendre que Sylvain est mort.

Se trouvant près de Châlons le 14 février 1919, Augustin écrit à Honorine : *maintenant je te donne à mon tour quelques détails sur notre malheureux dernier défunt. (...) Je n'ai pas eu de mal à trouver l'hôpital, mais l'ambulance 14/22 a été dissoute. J'ai eu du mal à la reconnaître (sa tombe), il n'était connu que sous le nom de Laurent BEYS et j'ignorais ce prénom. (..) J'ai su également que le malheureux est décédé des suites de la grippe d'une broncho-pulmonaire, mais je n'ai rien pu savoir de ses derniers moments.*

Le pauvre Sylvain est enterré vers le milieu du cimetière, et le long de l'allée principale, à gauche. Sa tombe est comme la plupart de celles de ses voisins, toute simple, un gros bourrelet de terre, du reste bien régulier, marque sa place. A la tête une croix de bois peinte en gris porte comme indication :

*179 Laurent Beys soldat 254e R. Art. C.¹¹⁹ E.D.R. 61
Décédé le 13 octobre 1918 classe 1916.¹²⁰*

Jeudi 20 février, jour de la Saint Sylvain, Augustin se rend pour la dernière fois au cimetière d'Ecury. Il a acheté *une couronne à notre malheureux Sylvain*. Il a confectionné la veille *un encadrement en bois pour la tombe de notre cher Sylvain*.¹²¹ Arrivé sur la tombe il dépose la gerbe et installe l'encadrement. C'est grâce à lui que nous avons une photo de la tombe de Sylvain avant le transfert de sa dépouille à Mende.



Le corps de Sylvain repose maintenant à Mende¹²² près de celui de son frère François. C'est le troisième des fils BEYS à perdre ainsi la vie.



Tombe de Sylvain avant son transfert à Mende



Cimetière Séjalean à Mende - novembre 2018

¹¹⁸ Mairie de Mende N° 18 : Transcription de l'acte de décès de BEYS Laurent Alfred Sylvain - Mort pour la France. Les témoins du décès sont 2 infirmiers de la 9^e Section d'Infirmiers.

¹¹⁹ Il s'agit peut-être d'une erreur sur la croix, c'est probablement le 251^e comme indiqué dans le site Internet *Mémoire des Hommes*.

¹²⁰ Lettre d'Augustin à Honorine du 14/02/1919.

¹²¹ Lettre d'Augustin à Honorine du 20/02/1919

¹²² Cimetière Séjalean, section G, travée 3, n° 1657, Mende (Lozère).

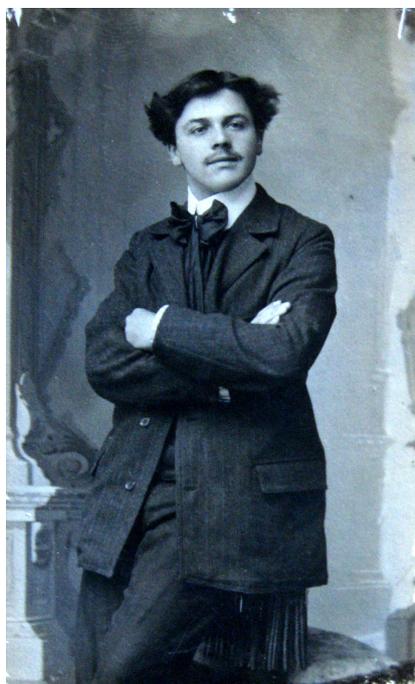
Alexis Fernand Marius

Né le 17 juillet 1890 à Saint-Amans, Alexis commence son service militaire le 8 octobre 1911. En janvier 1912 il se trouve à la 16^e Section de *Secrétaires d'état-major et du recrutement* de la Région à Montpellier¹²³. Avant cette date il appartenait à la 9^e compagnie du 81^e de ligne. Il est démobilisé en novembre 1913.

Lors de son Conseil de révision à Mende, classe 1910 ; il est décrit ainsi : *cheveux châtain moyen, yeux marrons-clair, front -Inclinaison : vertical, Hauteur : grand, Largeur moyen -, nez - Dos : vertical, Base : horizontal : Saillie : grand, Largeur : moyen -, visage plein. Marques particulières : petit nævus à 5 centimètres de l'oreille gauche sur la joue.*

En janvier 1914 Alexis est employé des contributions indirectes à Ducey dans la Manche.

A la Mobilisation générale le 2 août 1914 on le trouve *classé dans la non-disponibilité, comme employé des contributions indirectes*. Mais le front à besoin de troupes fraîches, Alexis est *rappelé à l'activité* à partir du 28 septembre.



Alexis BEYS

A Montpellier, il occupe la fonction de secrétaire à l'Etat Major du 16^e Corps d'Armée. Dans un premier temps, après être passé devant une commission de réforme, il est jugé inapte pour l'infanterie. Il reste à Montpellier, au moins jusqu'au 30 décembre 1914¹²⁴. Ensuite il est *classé service auxiliaire* à compter du 16 mars 1915 pour *goitre*.

En novembre 1916 on le trouve à Ducey dans la Manche où il travaille au Trésor public. Il est *placé en sursis d'appel* à cause d'un goitre¹²⁵. Alexis écrit à sa soeur Honorine qu'il est satisfait de son receveur. Depuis peu de temps, il a troqué l'uniforme et *trouve de jour en jour le costume civil plus léger*. Le 29 décembre de la même année le voit loger chez M^e LE BOURGET, rue du Pont-Chignan à Villedieu-les-Poëlles.

Alexis est définitivement *classé dans la disponibilité* le 10 novembre 1917.

Sur sa fiche matricule, il est dit qu'il a fait *campagne contre l'Allemagne, à l'intérieur*¹²⁶, du 28.09.14 au 12.8.15.

En août 1827 il demeure 8 rue de Ville-d'Avray à Sèvres.

Plus tard, Alexis travaille à Paris comme employé à l'Hôtel de la Monnaie, *derrière un guichet*.

Alexis vit avec *une bonne amie*, mais, dans la famille, on n'en parle qu'à mots couverts. Il dit à sa soeur Honorine qu'il préfère ne pas en parler, car elle le rend malheureux. D'après la légende familiale, son amie est de famille noble.

Au bureau le samedi 16 février 1935, vers 3 heures de l'après-midi, Alexis est pris de malaise subit. Cardiaque depuis longtemps, maintenant il souffre en plus d'une bronchite chronique. Il décide de rentrer chez lui à Crégy près de Meaux dans la Seine-et-Marne. Il habite à la

¹²³ Carte de *Correspondance des Armées de la République* d'Alexis à Honorine du 20/01/1912.

¹²⁴ Cartes et lettres d'Alexis à Honorine datées : xx/xx/1914, 29/11/1914, 16/12/1914, 30/12/1914.

¹²⁵ Registre matricule classe 1910, matricule 584, AD de Lozère R8216.

¹²⁶ Cela signifie qu'il n'a pas combattu sur le front.

campagne à cause de sa santé. Dans le train pris d'étouffement, il devient tout violet. On le descend à une gare pour le conduire chez un pharmacien. Ayant récupéré un peu il rentre à Meaux, puis gagne son domicile en taxi. Alexis y arrive à 8 heures du soir *plus mort qu'en vie*. Il prend quelque chose avant de se mettre au lit et éprouve alors un léger mieux. Cela dure peu, car il est pris de douleurs indescriptibles pendant une demi-heure. Il faudrait qu'il se soigne. L'amie d'Alexis relate ces faits dans deux lettres écrites à Raymond ASTRUC les 11 et 18 février 1935 et postées ensemble le 18.

Alexis subit régulièrement ces fortes crises. Il ne se soigne pas plus qu'il ne veut entendre parler de médecin. Il fume beaucoup et boit aussi beaucoup du café, sa compagne aimerait qu'il supprime au moins le café. Elle demande à Raymond d'en parler à son oncle lors de leur prochaine rencontre, à Paris.

Cette « inconnue » précise qu'ils vivent maritalement depuis 20 ans, donc depuis la guerre. Pourtant nul dans la famille ne l'a rencontrée. Elle signe ses lettres *M. Beys*.

Alexis meurt vers 1942, dans la misère. On ne sait pas où il est enterré.

Peu avant sa mort Raymond ASTRUC, lui rendant visite, trouve Alexis gisant sur un pauvre grabat, et qui se plaint de ne rien avoir à lui, donc il ne peut rien laisser à sa famille.

Joseph et Clémentine

Voir au début de la « saga » BEYS.

Auguste CAUQUE et Emilie



Auguste CAUQUE en 1909

Emilie est institutrice intérimaire lorsqu'elle épouse en 1909 Auguste Jean Baptiste Marius CAUQUE, né à Saint-Enimie (Lozère) le 23 mai 1879.

Ayant effectué son service militaire au 142^e Régiment d'Infanterie de novembre 1900 à septembre 1903. Il passe plus tard au 123^e Régiment Territorial d'Infanterie.¹²⁷

Rappelé par l'ordre de mobilisation générale du 2 août 1914 Auguste arrive à son corps le 15 août. Il passe au 173^e R.I. le 23 octobre 1914 et part en train pour le front.

Sa femme Emilie est sur le point d'accoucher. Quelques jours plus tard Jeanne CAUQUE, leur fille, voit le jour à Mende, c'est le 8 novembre.

Depuis mi-septembre le 173^e est engagé dans la Meuse au nord-ouest de Verdun, secteur de Montzéville, Esnes¹²⁸, Haucourt¹²⁹, Malancourt et Béthincourt. Auguste rejoint son régiment juste avant que celui-ci n'attaque la cote 281 à l'ouest du bois de Forges, le 23 novembre. Pendant cette période, le régiment organise défensivement le terrain reconquis sur l'ennemi.

¹²⁷ Registre matricule classe 1899 - canton de Sainte-Enimie, AD de Lozère.

¹²⁸ Esnes-en-Argonne.

¹²⁹ Peut-être Haucourt-la-Rigole

*Ces combats menés contre des tranchées solidement établies, surplombant le ruisseau des Forges, sont très violents et très durs.*¹³⁰

*Le 23 novembre, le régiment quitte cette région et passant par Verdun, vient cantonner à Haudainville*¹³¹. Le lendemain il se déplace de nouveau et finalement il relève les 10^e et 27^e d'Infanterie entre Vaux-les-Palameix et Mouilly, dans les bois de Ranzières et du Loclont.

Là, Auguste et ses compagnons du 173^e R.I. créent *les organisations défensives du bois de Ranzières, et par des actions de détail, portent les lignes au contact des organisations allemandes. C'est une lutte journalière à la grenade, grenades de fortune de 1914.*¹³² A cela il faut ajouter les bombardements d'artillerie et les attaques parfois très violentes des Allemands.

Dans le même temps les fantassins se transforment *en terrassiers, ils exécutent de véritables travaux de Romains, manient plus souvent la pelle et la pioche que le fusil.* Les hommes et leurs chefs apprennent *la guerre des tranchées*¹³³. *La nuit tout le monde est sur pied, à la fois pour parer à une attaque et pour exécuter les travaux de terrassement*¹³⁴. Et il pleut presque sans discontinuer en cette fin 1914 et durant les premiers mois de 1915. Pour tenter d'éviter de trop grosses pertes, on organise une *guerre de mines*, en particulier dans le secteur des Eparges.

*Le 19 décembre 1914, le 173^e R.I. participe à une attaque générale (...) qui a pour but de chasser les Allemands de la tranchée de Calonne.*¹³⁵

*L'éperon des Eparges domine de ses 346 mètres la vallée de la Woëvre et il est tenu par les troupes ennemies depuis le mois de septembre 1914. C'est devenu un objectif militaire de premier ordre.*¹³⁶

Le 17 février 1915 l'attaque générale pour s'emparer de l'éperon des Eparges commence, à deux heures de l'après-midi, par l'explosion de deux mines françaises. Les fantassins de plusieurs régiments, et avec eux Auguste CAUQUE, se ruent à l'assaut. *Ils prennent les premières lignes ennemies. Toutefois ils doivent les abandonner en raison des violentes contre-offensives allemandes. Suivent alors des attaques et contre-attaques quasi quotidiennes. Aux bombardements succèdent les charges à la baïonnette, mais en vain, les Français ne parviennent pas à bousculer les Allemands solidement retranchés dans cette « citadelle » redoutable. Dans chaque camp, les pertes sont considérables et pour les survivants, la vie quotidienne devient un enfer.*¹³⁷

¹³⁰ *Historique du 173^e Régiment d'Infanterie – Campagne 1914-1918*, édit. Librairie Chapelot, Paris, p. 3.

¹³¹ Au sud-est de Verdun.

¹³² Op.cit. *Historique du 173^e Régiment d'Infanterie – Campagne 1914-1918*.

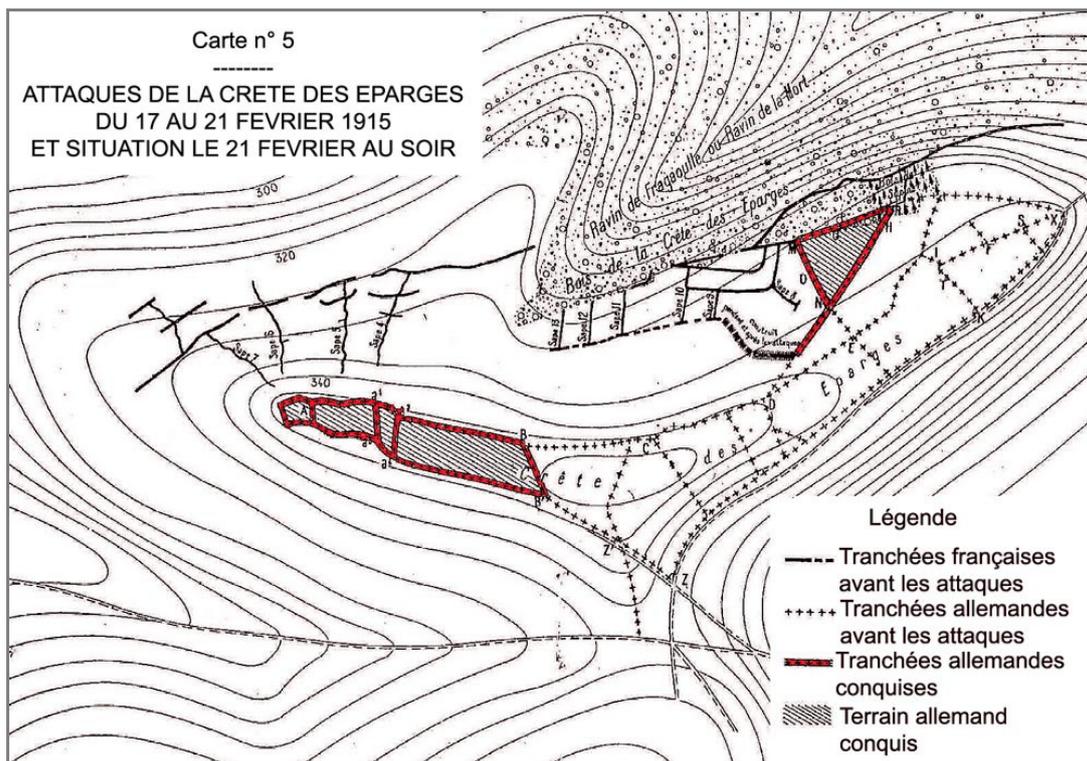
¹³³ *Les Eparges – Février - avril 1915*, par le Général MORDACQ, Internet <http://perso.wanadoo.fr/chtimiste/bataille1418//combats/1915eparges.htm> .

¹³⁴ Op.cit. *Les Eparges – Février - avril 1915*.

¹³⁵ Op.cit. *Historique du 173^e Régiment d'Infanterie – Campagne 1914-1918*.

¹³⁶ *La bataille des Eparges*, dans *Les Chemins de la Mémoire* - n° 151 juin 2005, AD du Nord BH10412.

¹³⁷ Op. Cit. *La bataille des Eparges*.



Les Eparges en février 1915 ¹³⁸

C'est l'enfer sur les flancs du piton, dans les trous d'obus, les sapes et les tranchées presque comblées, les survivants hagards se terrent au milieu des cadavres et des morceaux humains de leurs camarades de section sans cesse bouleversés par les explosions des obus et des *marmites*. Maurice GENEVOIX, lieutenant au 106^e, se trouve dans cette tourmente, il témoigne dans son livre *Les Eparges*¹³⁹ publié en 1921. Par exemple le 20 février, *des hommes crient dans l'entonnoir 7 entre les rafales d'obus. Encore ! Et de sombres débris soulevés dans la fumée, et leur chute mate heurtant la boue...*

C'est alors que ce 210 est tombé. Je l'ai senti à la fois sur ma nuque, assené en masse formidable, et devant moi, fournaise rouge et grondante. Voilà comment un obus vous tue. (...) Je vis absurdement. Cela ne m'étonne plus : tout est absurde. (...) Qu'est-ce qui appuie sur moi, si lourd, et m'empêche de me lever ? Mon front saigne : ce n'est rien, mes deux mains sont criblées de grains sombres, de minuscules brûlures rapprochées ; et sur cette main-ci, la mienne, plaquée chaude et gluante une langue colle, qu'il me faut secouer sur la boue.

Je suis libre depuis ce geste ; et je puis me lever, maintenant que le corps de Lardin vient de basculer doucement. Il mangeait un quignon de pain aux doigts ; il n'a pas changé de visage, les yeux ouverts encore derrière les verres de ses binocles ; il saigne un peu de chaque narine, deux filets foncés qui vont se perdre dans sa moustache. (...) Lardin, Legallais, Trellu, Giron, Delval, Jubier, Laviolette, et d'autres, d'autres, les méconnaissables, je les enjambe l'un après l'un, jalons qui ne marquent plus rien. Mes souliers glissent sur des choses grasses, mes genoux flageolent d'épuisement...

¹³⁸ Op. Cit. <http://www.chtimiste.com/batailles1418/combats/1915eparges.htm> .

¹³⁹ *Les Eparges*, Maurice GENEVOIX, 1^{re} publication 1921, rééd. dans *Ceux de 14*, Maurice GENEVOIX, éd. Flammarion, collection Points, Paris 1950.



Le transport des blessés sur les pentes boisées du ravin des Eparges ¹⁴⁰

Je ne peux tout de même pas, seul survivant, rester dans cette tranchée pleine de morts ! Il faut que j'aie la force d'aller jusqu'à l'entonnoir 7, que je « rende compte » au commandant, que je lui dise : « Mon commandant, je suis tout seul là-haut... »¹⁴¹

Auguste CAUQUE est tué le lendemain, 21 février 1915 dans ce même secteur des Eparges, il a 35 ans.

Sa femme Emilie devient veuve, avec une petite Jeanne à élever. Honorine et Augustin feront tout leur possible pour l'aider et pour que Jeanne ait une enfance gaie.

En quatre ans de guerre, Marie Agnès Mélanie TUFFERY a connu cinq décès : celui de son mari Joseph puis ceux de ses trois plus jeunes fils tués à la guerre, et la mort en Argonne d'Auguste CAUQUE, le mari de sa fille Emilie. C'est beaucoup de deuils et de chagrins pour la famille.

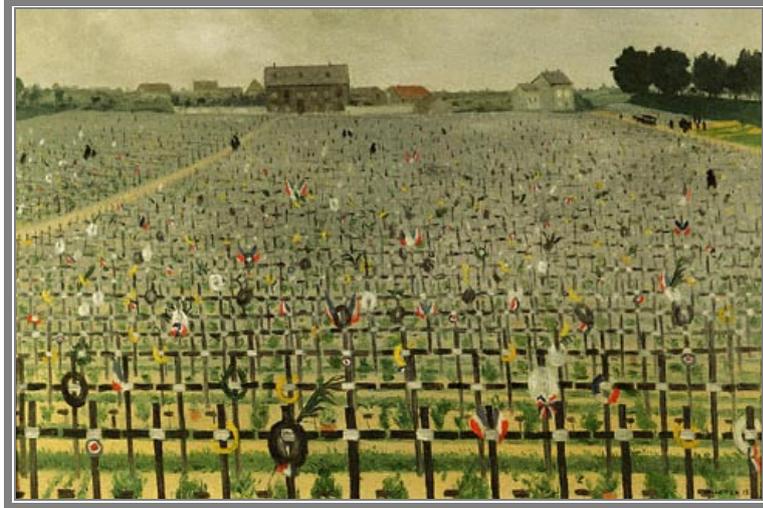
L'impacte démographique pour la famille est considérable, en particulier pour la continuité du patronyme BEYS.

¹⁴⁰ La guerre 14/18 vue par les élèves de CM2 de Fresnes en Woëvre -

<http://www.ac-nancy-metz.fr/IA55/fresnesenwoevre/sites/guerre14-18/blesses.htm>

¹⁴¹ Op. Cit. Maurice GENEVOIX, pp. 596-598.

Hommage aux combattants de la Grande Guerre



Le cimetière de Châlons-sur-Marne - Félix VALLOTTON 1917¹⁴²



Onze novembre

*A ceux qui ont recouvert les champs,
Français, Anglais, Américains et Allemands,
De leur dépouille plus grande que leur corps vivant.
A ceux qui ont vécu dans les tranchées de longs hivers durant.*

*La terre mutilée en plusieurs endroits,
Par de profondes et boueuses entailles,
Avait en son sein de pauvres fous, des milliers de soldats
Gris et sales qui s'opposaient bataille.*

*Patrie et Liberté, avait-on dit aux uns ;
Aux autres : Grandeur et Expansion.
Mais ils ne se doutaient pas, tristes pantins,
Etre les victimes de viles manipulations.*

*Sous leur calot, sous leur casque à pointe,
Dans le froid et l'humidité, la vermine les grignotant,
Ils guerroyaient sans relâche, féroce ment.
Le soir venu, on les voyait souvent les mains jointes.*

*Pourtant aucun dieu, aucune religion
Ne put soulager tant de peur, tant de souffrance.*

¹⁴² Huile sur toile, 54 x 80 cm, Musée d'histoire contemporaine - BDIC, Paris (site Internet *La couleur des larmes*)

*Les jours passèrent sur des tapis de cadavres blêmissants,
Et bientôt l'alcool, insidieux poison, envahit les rangs telle une contagion.*

*Les jours passèrent, puis les mois et les années;
La terre, ensanglantée, ployait sous les corps échevelés.
La terre, de sang maculée, pleurait ses enfants trop jeunes fauchés,
Ces innocents bicéphales, à la fois monstrueux et martyrisés.*

*Heureux étaient les morts, pour les vivants qui restaient en enfer,
Ces morts-vivants continuant à se battre
Pour une cause perdue, si futile aujourd'hui et si réelle hier.
Apaisés étaient les disparus, pour ces automates ne sachant que combattre.*

*Patrie, Liberté, Grandeur, Expansion!
De part et d'autre des barbelés
Nul ne se rappelait leur signification;
Ces mots, sans cesse répétés, étaient à présent oubliés.*

*Dans ces corps recourbés, dans ces esprits tourmentés,
Ne fleurissaient plus la fierté du pays, l'envie de pouvoir.
Sur les terres arides de leur cœur blessé,
Ne poussaient que les ronces du désespoir.*

*Puis, un jour, la guerre s'arrêta.
Il y eut les vainqueurs et les vaincus.
Mais de part et d'autre, nul jamais n'oublia
L'odeur du sang et des rêves déçus.*

*A ceux qui ont recouvert les champs,
Français, Anglais, Américains et Allemands,
De leur dépouille plus grande que leur corps vivant.*

*Pour François, Sylvain et Théodose
Emmanuelle ¹⁴³ – 1990*

Malgré les deuils, la vie de la famille continue.

Louise

Jeanne Marie Louise naît à Saint-Amans le 23 novembre 1888, c'est la quatrième¹⁴⁴ des enfants du couple Joseph-Agnès. A 20 ans elle ressemble beaucoup à sa mère : le même visage large, les lèvres minces, les yeux fendus, une abondante chevelure brune qu'elle porte en chignon comme toutes les femmes de la famille. Elle paraît solide et volontaire. Elle s'habille avec recherche, comme une femme du peuple cependant : longue jupe foncée, chemisier brodé

¹⁴³ Emmanuelle BEYS.

¹⁴⁴ En réalité la 5^e si l'on compte la petite Augustine morte à 3 mois.

au col officier. Une longue chaîne autour du coup semble retenir une montre qui se cache dans une poche gousset à la taille.



Louise vers 20 ans

Joseph et Honorine ressemblent à leur père, en particulier par le visage allongé et les yeux larges et vifs. Les autres enfants tiennent de leur mère, Emilie est à mi-chemin des deux parents. Joseph et Agnès sont fiers de leurs enfants, ils ont bien raison. Ils sont beaux, semblent sains et ont tous reçu de l'instruction.

Louise est employée de bureau à Mende. Elle fréquenterait un homme marié. Cela la fait entrer en conflit avec ses parents, alors un jour elle part. Elle s'exile pour toujours.

D'abord elle est gouvernante dans un château ou une grande maison du Vaucluse. Elle y élève, dit-on, les trois enfants d'un riche veuf *chez qui les*

domestiques ne manquent pas. Après elle gagne Marseille.

A cette époque survient une étonnante histoire : *le vol des bijoux*.

Entre la fin de la guerre et 1923, Louise revient à Mende pour soigner sa mère gravement malade. Quand elle repart vers Marseille elle emporte, au fond de sa valise, les bijoux de la famille. Honte et sacrilège ! Honte, car elle est considérée comme une voleuse par les siens. Sacrilège, car ce sont les bijoux de sa mère et aussi, probablement, les montres de son père et de ses frères, morts durant la guerre. Les bijoux d'Agnès sont mentionnés dans le contrat dressé, le 17 février 1882 par Me Marius VINCENS notaire à Saint-Amans, le jour de son mariage avec Joseph. Ils n'y sont ni décrits ni évalués¹⁴⁵. Louise est mise en quarantaine. Ses frères et ses soeurs ne lui adressent plus la parole. Le jour de l'enterrement de la Maman, seule Honorine lui parle.

Louise se marie à 36 ans avec un divorcé, François Antoine COLLE, c'est à Marseille le 12 janvier 1924. Le premier témoin est le facteur Pierre SALAH-BEN-SALAH, le deuxième témoin Marcel LERMITAGE est caporal infirmier à l'Hôpital Militaire. Louise et François habitent alors 95 rue d'Italie. Elle est un temps épicière. Oh! Une petite épicerie de quartier. Françoise FAGE dans les années trente, ayant quitté jeune son cause de Méjean¹⁴⁶, l'y rencontre à plusieurs reprises.

Louise n'est pas toujours gaie, mais elle est hospitalière. Une fin d'été 1946 une tribu de six BEYS envahit son modeste appartement du 95 rue d'Italie à Marseille. Les présentations sont faites, d'un côté Louise et Antoine, de l'autre Madeleine, Aurélien, Pépée, Zette, Riquet, Dany. Tante Louise est heureuse d'avoir sa famille à la maison. Le séjour se passe dans la bonne humeur malgré la promiscuité. Un jour un paquebot transatlantique baptisé *Pasteur*, et reconverti en transport de troupes pour raison de Seconde Guerre Mondiale, largue les amarres. A son bastingage se cramponne la tribu. Cap sur l'Afrique.

Le 20 mai 1952 Honorine débarque du train en gare de Marseille Saint Charles. Elle descend ensuite les célèbres escaliers de la gare. Elle n'est pas d'humeur à admirer cette belle ville, en effet Louise vient de décéder et Honorine se rend aux obsèques de sa soeur. Le moment est

¹⁴⁵ On y parle de *dorures et autres petits objets*, c'est une formule usuelle dans ce type de contrat.

¹⁴⁶ Son père Ephren FAGE habite Caussignac sur le cause.

peut-être aussi propice pour tenter de récupérer quelques-uns des bijoux. Louise a certainement et depuis longtemps vendu ou mis au Crédit Municipal les objets de valeur, il ne reste rien.



Gare St Charles à Marseille (photo par Jean-François RAFFIN sur Internet « Panoramio »)

Louise se plaisait à raconter que personne ne savait qui étaient les parents de son père. Cela se dit encore de nos jours dans la famille, c'est un des « mystères » de la famille Beys. Louise affirmait que son père Joseph était un enfant abandonné qu'un curé aurait élevé. Celui-ci le trouvant intelligent l'aurait instruit et poussé à devenir instituteur. Il se disait même que Joseph était le bâtard d'un personnage local important, d'un noble sans doute. On ajoutait que cette personne avait financé l'éducation de Joseph. Cette histoire est parfois reliée aux étranges voyages effectués par Joseph une fois par an à Langogne. Il y serait allé toucher une rente, ou un dédommagement.

Malgré les dires de Louise, au regard de l'état civil, le père et la mère de Joseph BEYS sont parfaitement identifiés. Il s'agit de François BEYS et de Jeanne TREMOLIERE qui convolèrent « en justes noces » le 15 mai 1842 à Chastanier, Lozère.

Marie RoseTUFFERY dite Maria

Dans toutes les familles il est des secrets, comme tout secret on en parle beaucoup, mais avec imprécision, par sous-entendus. On entend même parler d'une italienne chez les BEYS « du Berry ». C'est probablement parce que Maria n'est pas un prénom usité dans le Centre, mais c'est il est courant dans les provinces de langue d'Oc.

Les cousins : Jeanne, Françoise, René, Aurélien, Léo, Raymond parlent de *Tante Maria*. Jeunes, ils ne se posent pas trop de questions à son sujet. Elle fait partie de la famille et est présente aux grandes occasions, mais *tout le monde la vouvoie*¹⁴⁷. Elle est un peu plus âgée qu'Honorine. On lui témoigne du respect.

¹⁴⁷ Françoise VERNHES-FAGE.

En 1993 on en parle encore avec discrétion, pourtant le mystère de Maria est banal de nos jours. Marie Rose est née le 20 juin 1878 dans l'ousta TUFFERY aux Faux, commune de Saint-Alban, Lozère. Elle est déclarée par son grand-père Jean Antoine TUFFERY. Sa mère est *demoiselle* Marie¹⁴⁸ TUFFERY, son père est inconnu et le restera. Maria porte donc le nom de TUFFERY ce qui alimentera les suppositions des membres de la famille. Le secret qu'on chuchote : *Maria est la fille naturelle d'Agnès TUFFERY* est bien vrai. Est-ce que son père est italien ? Rien ne permet de le dire.

A 23 ans, le 13 juillet 1901, Maria épouse à Mende Jean Emile ASTRUC. Elle est domestique à Mende, Emile est journalier et né à Saint-Amans en 1873. Le hasard fait qu'Emile est lui aussi fils naturel. Les mères des époux assistent au mariage. A cette époque la famille BEYS habite Brenoux. Le couple n'aura pas d'enfant.

Maria devient garde-barrière sur la ligne de Mende au Puy, elle garde le poste sur la route d'Allenc à Chadenet. Allenc n'est qu'un arrêt, la gare distante de quatre kilomètres est à Chadenet. Emile œuvre comme chef cantonnier aux Chemins de Fer du Midi.

A l'occasion Tante Maria garde les enfants d'Emilie, peut-être au moment où Emilie est au plus mal, vers 1933. Pour sévir c'est la fessée d'orties, souvenir brûlant pour Françoise FAGE qui, soixante ans après, lui en tient encore rigueur.



La gare d'Allenc de nos jours.

Maria décède la première. Emile se remarie l'année de ses 60 ans, les commentaires vont bon train dans la famille. Il épouse une vieille fille, couturière de son état, la demoiselle Hortense FABRE.

Maria, Emile et Hortense sont enterrés à Allenc.

¹⁴⁸ Marie Agnès Mélanie TUFFERY.

Transfert à Mende des dépouilles des fils BEYS

Après la Guerre les familles réclament le retour des corps de leurs chers soldats aux frais de l'Etat. Demande refusée pour des raisons de coûts, mais, devant la pression populaire et des édiles municipaux, une loi est votée le 31 juillet 1920. *L'article 106 annonce le droit, pour les veuves, les ascendants et les descendants, de demander la restitution et le transfert, aux frais de l'État, des corps des militaires et marins morts pour la France.(...) Par transfert des corps est entendu les opérations d'exhumation, de mise en bière hermétique, de transport collectif du lieu d'exhumation à celui de ré-inhumation et la ré-inhumation.*¹⁴⁹

C'est ainsi qu'à Mende Le Moniteur de la Lozère, du dimanche 26 juin 1921, informe que *dès leur arrivée les corps seront déposés à la gare dans une chapelle ardente organisée à cet effet, et que la veillée de jour et de nuit y sera assurée par des camarades de combats.*

Les mutilés, les anciens combattants et les autorités municipales et départementales feront partie du cortège que toute la population suivra dans un sentiment de fierté et de reconnaissances sincères.

Le retour de François

Le 3 juillet, Le Moniteur de la Lozère publie : *lundi 4 juillet, Mende recevra les corps de trois de ses enfants morts pour la France, savoir : Sergent DELTOUR, Sergent BEYS et le soldat du génie GERBAL.*

Le 10 juillet, Le Moniteur de la Lozère et La Croix de la Lozère rendent compte des cérémonies du 4 juillet.

Le journal La Croix rapporte :

Depuis quelque temps nous signalons l'arrivée dans nos communes des restes de soldats ramenés du front. Chacun de ces convois funèbres est l'occasion de touchantes manifestations de respect et de reconnaissance à l'adresse des héros qui ont donné leur vie pour la Patrie.

Mais aucune de ces pieuses manifestations ne pouvait égaler celle que nous a donnée, le lundi 4 juillet, la ville de Mende.

Mende chef-lieu du département et centre du diocèse, se devait à elle même d'honorer d'une façon incomparable les victimes de la guerre, et elle a supérieurement rempli sa mission sacrée. Lundi dernier, toutes les autorités de la ville et du département, fraternellement unies, et une population innombrable ont rendu l'hommage mérité non seulement à trois soldats ramenés de front, mais, en leur personne, à tous les morts mendois et à tous les enfants de la vaillante Lozère qui sont tombés au champ d'honneur.

Le train de 8 heures 40 nous apportait dans un fourgon réservé, trois cercueils contenant les restes des deux sergents Gabriel Deltour et Beys et du soldat Gerbal. Toute la ville était à la gare pour les recevoir. Aussitôt le fourgon est amené au quai de débarquement, orné d'oriflammes et d'arbres verts, et d'anciens combattants en retirent avec respect les trois bières qu'ils déposent sur le char funèbre, au milieu de l'émotion impressionnante de la foule et des sanglots des parents.

¹⁴⁹ <http://sepulturesdespoilus.e-monsite.com/blog/le-transfert-des-corps-des-militaires-de-la-grande-guerre.html>

Le char funèbre est un large camion attelé de deux chevaux caparaçonnés de noir, dont les roues disparaissent sous des tentures noires lamées d'argent, tandis que le pavillon noir lui aussi, est orné aux quatre angles des draperies tricolores et de guirlandes de verdure. Là sont placés parallèlement les trois cercueils, que recouvrent bientôt les couronnes mortuaires, les palmes et les croix, aux inscriptions touchantes.

M. le Vicaire Général Aiglon, entouré de tout le clergé de la cathédrale et du grand Séminaire, fait la levée des corps et asperge d'eau bénite ces restes glorieux, tandis que l'assistance s'unit respectueusement aux prières liturgiques.

Puis s'organise le défilé immense qui débordera bientôt l'Allée de Piencourt et dont la tête dépassa l'Hôtel de Ville tandis que la fin quittera à peine la cour de la gare. Au centre du cortège s'avance lentement le char funèbre, escorté de soldats rangés sur deux files, précédé des écoles, des confréries et des associations diverses avec leurs insignes, et suivi des parents, des autorités et d'une foule innombrable.

Derrière le deuil, on remarque avec sympathie M. le Préfet Vittini en costume, entouré de M. Daudé, du sénateur et maire de Mende, et de M. Bringer député, tous les deux portant en sautoir l'écharpe parlementaire. A leur suite marchent le Commandant d'armes, MM. les adjoints de la ville et les chefs de toutes les administrations. Sur tout le parcours, les chants liturgiques alternent avec les harmonies de l'excellente fanfare dont nous avons parlé souvent à l'occasion de nos fêtes religieuses, et qui a voulu également rehausser cette cérémonie. Partout règne un recueillement profond entrecoupé hélas ! Par de nombreux sanglots.

Après avoir longé les grands boulevards, discrètement pavoisés, le cortège pénètre à la cathédrale par la Place Chaptal, entre deux rangées de sapins. On dépose les cercueils sur un magnifique catafalque, tandis que les autorités s'installent devant la grille du chœur à des fauteuils réservés, et que la foule se place en bon ordre dans le vaste édifice tendu de draperies noires.

Puis commence la messe solennelle de Requiem, célébrée par Monseigneur Cusin et chantée avec art par la chorale du Grand-Séminaire. A l'Offertoire, un orchestre formé pour la circonstance et comptant une vingtaine d'instruments, uni à une chorale de bonne volonté, a exécuté un Miserere mini richement orchestré et rendu avec une harmonie pénétrante ; l'attention émue avec laquelle le public écouta fut la meilleure récompense des artistes.

Après l'office, Monseigneur Cusin monte en chaire pour saluer, avec une visible émotion, les trois héros mendois et leurs camarades tombés pour la France. Il magnifia éloquemment leur sacrifice qui a sauvé notre pays avec sa foi religieuse et ses grandes traditions. Il compatit tendrement à la douleur des familles en deuil et fait luire, sur les tombes des martyres du devoir, les espérances chrétiennes de la glorieuse immortalité. Ces nobles paroles, dites d'une voix émue, mais pénétrante, font couler des larmes et touchent fortement le cœur.

L'absoute terminée, le cortège se remet en marche par la place Urbain V ornée d'arbres verts et, dans le même ordre que précédemment, parmi les chants sacrés et les harmonies plaintives de la musique, se rend au cimetière Saint Privat. Au centre du cimetière, la foule se groupe autour du char funèbre pour entendre les discours officiels. Quatre orateurs prennent successivement la parole : M. Daudé, sénateur-maire, M. le Commandant de la place, M. Bourrillon président de l'Association des anciens combattants et M. le Préfet de la Lozère.

Suit le discours de Mr DAUDÉ, sénateur et maire de Mende. Puis c'est le salut de Mr le Commandant d'Armes : Au nom des officiers et soldats de la Garnison de Mende, j'apporte

ici le salut ému et reconnaissant à nos compagnons d'armes, les Sergent Beys et Deltour et le soldat Gerbal, tombés au champ d'honneur, et j'offre à leur famille en deuil mes respectueuses condoléances.

Vient le tour de Mr BOURILLON, Président de l'Association des anciens combattants. Dans son allocution il est le seul orateur à parler spécifiquement des 3 décédés. (source Le Moniteur de la Lozère)

Beys François tombant devant la ferme de Beauséjour, le 20 mars 1915, dans une de ces attaques où, avec une illusion folle et peut-être coupable, les poilus allaient buter leurs seules poitrines d'homme contre les retranchements de l'ennemi. C'était sur cette terre de Champagne qui gardait déjà les restes d'un de ses frères, tué à la bataille de la Marne, et il ne devait se douter alors que ses vieux parents, laissés au pays natal, offrirait encore à la patrie la vie de deux autres de leurs enfants.

Deltour et Gerbail ne trouvant la mort qu'aux derniers mois de la guerre, après avoir suivi longtemps et pas à pas la « Passion du Poilu ». Venant en permission, repartant le cœur gros après les derniers baisers échangés en famille et sans être réconfortés par tous les spectacles de l'arrière. Repartant quand même, simplement.¹⁵⁰

L'un, Deltour, rechargeant sur ses épaules le sac pesant du fantassin et montant à ces batailles des 15, 16, 17 et 18 juillet 1918 qui marquent, le commencement de la débâcle allemande pour laquelle sa mort fut nécessaire.

L'autre, Gerbal, rejoignant son poste pour être aussitôt terrassé par les dures fatigues de la campagne. Voyant luire l'aurore de la Paix, mais ne pouvant être arraché au trépas, ni par les secours médicaux, ni par les soins affectueux, et tendres des siens.

Les cérémonies se terminent par le discours de Mr le Préfet VITTINI, qui a peu d'intérêt.

Le retour de Silvain¹⁵¹

D'autres dépouilles de soldats retrouvent aussi leur ville de Mende. C'est ainsi que le 30 juillet à 8 heures du matin, ont eu lieu les funérailles des Soldats Beys (il s'agit de Silvain) et Mouton, enfants de la commune de Mende, morts au champ d'honneur.

La population tout entière, M. le Secrétaire général de la préfecture, MM. Le maire, les adjoints et les conseillers principaux, les chefs de divers services, les enfants des écoles ont faits au cendres glorieuses de ces deux héros un imposant cortège.

La messe a été dite et l'absoute donnée par l'évêque.

Il n'a pas été prononcé de discours.

La commémoration est plus simple que celle du 4 juillet, mais ce n'est pas ce qui a provoqué une lettre adressée au Ministre des Pensions.

Lettre adressée par les Présidents des associations de Mutilés et de Combattants de Mende à Monsieur le Ministre des Pensions, à la suite des obsèques des soldats Beys et Mouton, ramenés du front.

Mende le 30 juillet 1921.

¹⁵⁰ Noter que les dernières lignes de ce paragraphe : « Venant en permission ... leurs enfants » ont été censurées par le journal La Croix.

¹⁵¹ Extrait du Moniteur de la Lozère du 07.08.1921.

Monsieur le Ministre,

Sous le coup de l'indignation la plus vive, au nom des Mutilés, des Combattants et des Veuves qui font partie de nos associations, nous élevons devant vous nos protestations contre l'incurie et le sans-gêne sacrilège de l'administration qui a la charge de ramener à la terre natale les corps de nos camarades tombés au combat.

Un wagon renfermant les restes de cinq Lozériens est arrivé lundi dernier, 25 juillet en gare de Marvejols, gare régulatrice de notre département. Deux des cercueils qu'il amenait furent dirigés sur Mende où ils durent arriver le lendemain sans que le Préfet, le Maire, ni les familles en soient avisés.

Les obsèques de nos malheureux camarades ont eu lieu aujourd'hui seulement. Leurs corps sont restés garés pendant trois jours dans un coin de la gare des marchandises et s'ils furent découverts c'est, sans doute, parce qu'on les trouva encombrants.

Qu'il y ait là de la légèreté, de l'inconscience ou seulement un oubli involontaire, peu importe. L'oubli est aussi coupable et doit être flétri.

Veillez agréer

Victorin FOLCHER, Président de l'Association des Mutilés, Réformés et Veuves de la Lozère; Henri BOURRILLON, Président de l'Association Mendoise des Combattants.



Les autorités s'inclinent devant la tombe des frères BEYS
Cimetière Séjалан le 11 novembre 2008¹⁵²

¹⁵² L'entretien de la tombe et la photo sont d'Alain et Agnès ASTRUC.

Chroniques des environs de Rocles

En généalogie, il est toujours intéressant de connaître l'histoire des lieux où vécurent nos aïeux.

Rappel : le hameau de Villevieille, aussi dénommé Vialevielle, est le berceau des BEYS qui nous concernent. Ce hameau de la commune de Rocles, est un peu à l'écart de la route de Langogne à Mende, aujourd'hui Nationale 88. Un chemin mène directement de Villevieille à Rocles en passant par les hameaux de la Rochette-Borne et des Thors.

Au début de mes recherches généalogiques, le premier ancêtre identifié porteur du nom BEYS est Jean, né vers 1743, époux de Jeanne TOURNAIRE sa cadette de 5 ans. D'où Etienne BEYS, né le 22 mai 1762. Etienne épouse Marianne SAINT-JEAN à Rocles le 3 Ventôse An IV. Marianne naît le 13 juillet 1771 à la Rochette-Borne, le hameau est distant de cinq cents mètres de Villevieille. Marianne est baptisée à Chastanier, paroisse voisine de celle de Rocles, ses parents sont Etienne SAINT-JEAN et Magdeleine GARREL, ses grands-parents paternels sont François et Marguerite CHASSEFEYRE.



Figure 1 Rocles

François BEYS naît de l'union d'Etienne BEYS avec Marianne SAINT-JEAN. Il convole en juste noce avec Jeanne TREMOLIERE à Chastanier en 1842. La petite paroisse se situe à environ trois kilomètres au nord-est de Rocles. Les jeunes mariés ont peut-être fait comme il est dit dans *Le journal de la Lozère* de 1826: *Dans la célébration de leurs noces, nos villageois, lorsque les époux sont de deux communes différentes, accompagnent en cavalcade, après la bénédiction nuptiale, la mariée à l'habitation de son époux. Chaque cavalier a ordinairement en croupe une parente ou une amie de l'épouse. Ce trajet se fait au trot ou au*

galop en tirant des coups de pistolet, ce qui s'appelle « montrer du feu » et occasionne assez souvent des chutes et des accidents plus ou moins funestes.¹⁵³

A leur tour François et sa femme Jeanne TREMOLIERE donnent le jour en 1845 à Joseph le premier instituteur de la famille.

Un étrange voyageur

En septembre 1878 François BEYS et Jeanne TREMOLIERE entendent probablement parler d'un étranger voyageant dans la région. L'homme se déplace à pied, accompagné d'une ânesse. Il s'agit du romancier écossais Robert Louis STEVENSON, né en 1850 à Edimbourg. Nous le connaissons surtout pour sa célèbre *Ile au trésor* publiée en 1883. En cette fin d'année 1878 il effectue un voyage touristique à travers le Gévaudan et les Cévennes. Il relate son périple dans le livre *Travels with a donkey*¹⁵⁴. Il y décrit son itinéraire, mais aussi les coutumes et les événements qui le surprennent, un véritable guide touristique.

Robert Louis STEVENSON séjourne d'abord un mois au Monastier dans la Haute-Loire, pour préparer son voyage. Cette petite ville de montagne est, dit-il, remarquable pour ses dentelles, ses ivrognes, sa liberté de langage, les chaudes discussions politiques. Dans cette localité, il y a des adhérents des 4 partis politiques français : Légitimistes, Orléanistes, Bonapartistes, Républicains. Ils se dénigrent, se calomnient et se détestent tous¹⁵⁵.

Au Monastier, en plus de son équipement, l'écossais achète l'ânesse du père Adam. Le marché est conclu pour 65 francs et un verre de cognac¹⁵⁶.

Robert L. STEVENSON quitte le Monastier le 22 septembre 1878. Ce fils de bourgeois est particulièrement étonné par les usages dans les petites auberges. D'abord il faut manger avec son propre couteau et puis : *with a glass, a whang of bread, and an iron fork the table is completely laid*¹⁵⁷.



Robert Louis Stevenson

A l'auberge du Bouchet-Saint-Nicolas, Haute-Loire, il trouve les lieux surprenants. Si le banc devant l'auberge lui paraît normal, l'aménagement intérieur le laisse sans voix. La cuisine et l'étable sont installées dans le même espace, de telle façon que STEVENSON et son ânesse Modestine peuvent mutuellement s'entendre manger. Le plus gênant pour lui est la promiscuité pour dormir. En entrant dans la grande chambre il découvre deux lits, l'un est pour lui. Un jeune couple accompagné d'un enfant est occupé à grimper dans l'autre. Très gêné l'écrivain détourne ostensiblement le regard, par égard pour la jeune femme¹⁵⁸.

¹⁵³ *Il était une fois la Lozère*, Benjamin BARDY, éd. La Régordane, 48230 Chanac, 1991, p. 30 & 31.

¹⁵⁴ *Travels with a donkey*, Robert Louis STEVENSON, rééd. MacMillan & Co, Angleterre, 1962, dans ce chapitre il est largement fait appel à ce livre.

¹⁵⁵ *Ibid.* p. 1.

¹⁵⁶ *Ibid.* p. 4.

¹⁵⁷ *Op. cit.* Robert Louis STEVENSON. p. 18, *avec un verre, une miche de pain, et une fourchette de fer la table est complètement dressée.*

¹⁵⁸ *Ibid.* p. 17 à 19.

Au bout de quelques jours, il arrive à Langogne. Sur le pont de cette ville un gamin l'accueille en disant le sacramentel *D'où'st-ce que vous venez ?*¹⁵⁹.

Le 25 septembre le voyageur quitte Langogne vers 2 heures de l'après-midi, il compte faire étape le soir au Cheylard situé à environ 10 kilomètres, au sud de Rocles. Avant d'y arriver, il se perd et erre toute la nuit dans les bois autour des hameaux de Fouzillac et de Fouzillic. Ces écarts sont à environ 2 kilomètres au sud de Villevieille, le berceau de la famille BEYS. Si le romancier parle de la gentillesse de certains accueils, dans l'anecdote sur sa nuit d'errance il fustige des paysans inhospitaliers. Ces gens refusent le gîte à un voyageur égaré par une froide nuit d'automne. Malgré supplications et offres d'argent les portes restent closes. Peut-être faut-il y voir la permanente méfiance des paysans, surtout ceux qui habitent à l'écart des routes les plus fréquentées. C'est aussi sans doute le résultat de la peur, l'écrivain a bien un pistolet dans ses bagages. Il faut certainement aussi y voir la méchanceté ou l'hostilité, celle destinée aux étrangers, car le romancier affirme que des individus lui ont volontairement indiqué une mauvaise direction.

Tous les paysans de Rocles et des environs, jusqu'au Cheylard et à Langogne, s'amuse beaucoup de cette mésaventure arrivée au voyageur étranger. François BEYS et Jeanne TREMOLIERE doivent en rire comme les autres¹⁶⁰.

Robert L. STEVENSON poursuit son voyage en direction du Sud. Il passe une nuit à l'abbaye de Notre-Dame-des-Neiges puis passe à Chasserades, au Pont-de-Montvert, à Florac, etc. Il termine son voyage à Saint-Jean-du-Gard où il vend Modestine puis gagne Alès en diligence¹⁶¹.

Le dernier voyage du connétable¹⁶²

Vers 1380, les noms de famille sont largement fixés et peut-être y a-t-il déjà des BEYS à Rocles ou dans les paroisses voisines. La période est dure pour les habitants du Gévaudan et de l'Auvergne, car les Anglais et les routiers des Grandes compagnies mettent le pays à sac. Ces mercenaires avaient, au début de la Guerre de Cent Ans, servi dans les armées de Jean II le Bon et de Charles V.

Pour protéger les populations, Charles V charge Bertrand DU GESCLIN de mettre fin à ces pillages, et de chasser les Anglais. Le Connétable met le siège, en juillet 1380, devant la ville Châteauneuf-de-Randon tenue par les Anglais. Cette bourgade est à 9 kilomètres de Villevieille. Les nuits sont froides à 1200 mètres, DU GESCLIN prend froid et s'alite. Il décède le 13 juillet d'une congestion pulmonaire. Pendant le même temps, les Anglais capitulent et leur gouverneur vient *déposer les clés de la petite ville sur le cercueil de chêne du connétable*¹⁶³.

¹⁵⁹ Ibid. p. 23, en français dans le texte.

¹⁶⁰ Noter que l'anecdote peut-être inventée en totalité par STEVENSON.

¹⁶¹ *Le guide de la Lozère*, Félix BUFFIERE, éd. La manufacture, Paris 1990, p. 233.

¹⁶² *Les hauts lieux de l'histoire en France*, Max CHAMSON, éd. Bordas, Paris 1986. Dans ce chapitre il est largement fait appel aux pages 239 & 240.

¹⁶³ Ibid. p. 239.



Mémorial de DU GESCLIN, L'Habitarelle commune de Langogne (Lozère)

DU GESCLIN désirait être enseveli à Dinan. Plusieurs jours passent avant de se mettre en route, une odeur insupportable empêche le transport. Alors on décide de désinfecter le cadavre en le faisant mariner pendant deux jours dans du vinaigre. Ensuite on referme le cercueil, le voyage commence en direction de la Bretagne.

Arrivé au Puy la décomposition avancée du corps empest l'atmosphère. Dans l'église des jacobins, les viscères sont extraits du cadavre. Ils sont offerts aux religieux pour service rendu, le coeur enfermé dans une boîte est scellé dans un des murs de l'église. On appose une plaque gravée : *Ci-gist honorable et vaillant messire Bertrand Claikin, comte de Longueville, jadis connétable de France, qui trépassa l'an MCCCLXXX, ce XIII^e jour de juillet*¹⁶⁴. Le corps est embaumé et poursuit sa route.

Arrivé à Montferrand on rend les honneurs, cependant l'odeur incite les cordeliers à faire bouillir le connétable. Avant d'enterrer les chairs échaudées dans l'église, on assiste à l'hallucinant spectacle du corps tassé dans un énorme chaudron d'eau frémissante. Les os sont déposés dans un cercueil et calés avec de la laine, le voyage continue.

Au Mans un messager de Charles V signifie l'ordre du roi de prendre la route de Paris. Le connétable doit être enterré à Saint-Denis, au pied du tombeau prévu pour le roi.

Bertrand DU GESCLIN a 4 tombes : son squelette à Saint-Denis, ses chairs à Montferrand, ses entrailles au Puy, son coeur dont furent dépouillés les jacobins à Dinan.

A Châteauneuf-de-Randon sur la Grand-place se dresse une statue du connétable. Un monument marque l'endroit de sa mort au hameau de l'Habitarelle¹⁶⁵.

La Bête

Le drame a commencé *dans les premiers jours de juin 1764, une femme de Langogne avait été attaquée, pendant qu'elle gardait ses vaches, par une bête sauvage. Elle était rentrée avec son corsage en lambeaux, des coups de griffes partout. La bête qui l'avait assaillie ressemblait à*

¹⁶⁴ Ibid. p. 239.

¹⁶⁵ Op. cit. Max CHAMSON, p. 240.

*un loup. Mais il avait la tête plus allongée, la gueule énorme, une queue épaisse et touffue, une raie noire sur le dos. Les chiens n'avaient pas donné (...), mais les vaches avaient sauvé la bergère.¹⁶⁶ Chaque mois si ce n'est chaque jour la bête tue, assoiffée de sang. La peur s'installe. Les paysans ne sortent plus sans leur *baïonnette*, arme constituée d'un *coutelas emmanché au bout d'un long bâton*.*



A Rocles les BEYS, les SAINT-JEAN, tous les habitants des hameaux environnants, s'enferment dès avant la nuit dans leur maison. Celle-ci, de pierre brute n'a en général, en ces temps-là, qu'une pièce qui sert à tous les usages. En façade la seule ouverture est la porte, épaisse, barricadée avec soin. C'est *dans le mur du midi, un trou carré fermé d'un gros volet qu'on ouvre parfois, l'été vers le soir*. Les heures angoissantes passent à la lueur du feu de genêts, ou de celle d'une chandelle de résine. Les soirées sont longues, meublées par les histoires horribles de la Bête. Seuls les plus courageux osent en parler, pendant ce temps les femmes filent à tâtons.

Le 20 septembre aux Pradels, paroisse du Luc, des bergers et leurs chiens tuent un loup. Le curé leur fait un certificat qu'ils portent au syndic de Langogne. *Attendez-leur dit le syndic. Est-ce vraiment le loup qui attaque le monde ? Si les meurtres s'arrêtent là, vous avez raison; vous avez tué le vrai loup et bien mérité la prime; sinon...*¹⁶⁷

Et puis, à Rocles, *l'an mil sept cent soixante quatre et le trentième jour du mois de septembre a été enterré Magdeleine MAURAS fille a feu Jean et xxx PAGES de Pierrefiche âgée d'environ douze ans, restant chez Jean Baptiste MAURAS du lieu de Torts dans cette paroisse son oncle, dont le corps a été trouvé le 29^e du mois rongé au col et au sein par la bête féroce qui fait des ravages depuis cinq mois dans ce diocèse et qui l'égorgea quand elle retournait conduire le bétail de son oncle sur les 4 heures et demie du soir le reste de son corps auquel il manquait aussi un bras arraché et mangé par ladite bête a été mis au cimetière de cette*

¹⁶⁶ *La Bête du Gévaudan*, Abel CHEVALLEY, éd. J'ai lu, Paris 1975, p. 20 & 21.

¹⁶⁷ *7 contre la Bête*, Roger LAGRAVE, Editions I.D.G., 1991 St-Chély-d'Apcher, p. 18.

*paroisse de Rocles tombeau des ancêtres de son père. Présent à ce Jean St JEAN, Jean Pierre BOUET et Pierre MARTIN fils a feu Antoine dudit lieu des Torts*¹⁶⁸.



Eglise de St-Alban, son clocher et sa girouette en forme de Bête.

Le dénommé Jean SAINT-JEAN qui assiste à l'inhumation est certainement un membre de la famille SAINT-JEAN alliée aux BEYS. En effet ces SAINT-JEAN vivaient pour la plupart à la Roche-Borne éloignée de moins d'un kilomètre du hameau des Thors. C'est la première fois que le chemin sanglant de la Bête croise celui de la famille.

La deuxième fois où les chemins se croisent, c'est le 13 mars 1765, dans la paroisse de Saint-Alban-sur-Limagnole. *Jeanne JOUVE a combattu la Bête et elle l'a repoussée.* Cette femme habite à la Bessière, une « borio » toute seule, à mi-pente au-dessus du village du Rouget¹⁶⁹. Le hameau du Rouget est tout près des Faux où l'on trouve encore de nos jours l'ousta TUFFERY et des traces de l'école où Joseph BEYS enseignât en 1883.

D'octobre 1764 à avril 1765 le capitaine de dragons DUHAMEL, en garnison à Langogne, poursuit le fauve, sans résultat. Il est remplacé sur ordre de Louis XV par Monsieur DENNEVAL, et son fils qui est capitaine au régiment d'Alençon, tous deux sont d'origine normande. Arrivés en mars 1765, ils quitteront le Gévaudan en juillet sur un échec.

Les attaques sanglantes durent depuis des mois. Toute la région participe aux battues organisées par les autorités. En juin 1765 arrive François ANTOINE, porte-arquebuse et lieutenant des chasses de Louis XV. *Le 20 septembre (...) près de Saint-Julien-des-Chazes, Monsieur ANTOINE tue un gros loup qui est considéré comme la Bête du Gévaudan, envoyé à la cour de Versailles et examiné par Monsieur BUFFON.*¹⁷⁰ Un peu plus tard Monsieur Antoine arrive (...) à Fontainebleau où est la Cour, touche les primes, est autorisé par ordonnance spéciale à mettre la Bête dans ses armoiries. Son fils a une compagnie d'infanterie.¹⁷¹

¹⁶⁸ Registre d'état civil de Rocles, écrit par D'AUBIGNAC prier de la paroisse.

¹⁶⁹ Op. cit. Roger LAGRAVE, p. 56.

¹⁷⁰ Op. cit. Roger LAGRAVE, p. 75.

¹⁷¹ Op. cit. Abel CHEVALLEY, p. 153.

La Bête attaque de nouveau, deux enfants le 2 décembre 1765, au sud-est du Mont Mouchet. La série continue encore bien longtemps.

De nos jours toutes les explications ont cours. Certains estiment que la Bête était un nom collectif donné à plusieurs gros loups. On parle aussi de *meneurs* de loups malfaisants. D'autres pensent à un animal monstrueux qui aurait des traits voisins de ceux d'une hyène. D'autres soutiennent qu'il s'agirait d'une sorte de Jack l'éventreur. Jean CHASTEL et ses fils Antoine et Pierre allèrent même en prison.

L'Eglise parle de châtement divin. Le dimanche 6 janvier 1766 est lu dans toutes les églises du diocèse le *Mandement de Monseigneur l'Evêque de Mende pour ordonner des prières publiques à l'occasion de l'Animal anthropophage qui désole le Gévaudan*¹⁷². Dieu l'a envoyée, car tout ce malheur ne peut venir que des péchés des hommes. Pour apaiser la colère de Dieu, *on fera les prières de quarante heures, ou l'on chantera le Domine non secundum peccata nostra &c. avec le verset Ostende nobis &c., & l'Oraison Pro quacumque tribulatione, qui commenceront dans notre Cathédrale Dimanche prochain sixième de janvier*¹⁷³.

Les agressions et les morts se suivent à un rythme élevé, en 1766 et pendant les sept premiers mois de 1767. Le 19 juillet le marquis d'APCHIER organise une grande battue avec trois cents chasseurs et batteurs. La tradition dit que *Jean CHASTEL était posté sur la Sogne d'Auvert. Il lisait les Litanies de la Sainte-Vierge, quand la bête déboucha sur lui. Il prit le temps de les finir. Il ferma son livre, plia ses lunettes, les mit dans sa poche, épaula, et, d'une de ses balles bénites, étendit roide morte la Bête du Gévaudan. L'herbe ne pousse en cet endroit.*

*C'était une étrange sorte de gros loup mâle, rougeâtre, très différent des loups ordinaires, et pesant 109 livres.*¹⁷⁴ La Bête a tué et à moitié dévoré plus de 100 personnes (des enfants, des femmes et des vieillards).

Tout se termine par des dîners et des réjouissances dans toute la région, car c'est un baron du Gévaudan qui vient de tuer la Bête.

Epilogue

Ce récit n'est qu'une partie de l'histoire de la Famille BEYS. Comme toute généalogie, elle n'a pas de début, et pas de fin.

Pas de début, car on peut poursuivre les recherches effectuées en Lozère. En particulier l'étude des actes notariés : contrats de mariages, achats et ventes de propriétés, testaments et successions. Ils permettront de remonter au-delà du couple Vidal BES / Cécile HEBRARD. En plus, ces documents donneront des renseignements précieux sur la vie de nos aïeux.

Quant à la fin, il n'y en a pas, puisque la famille continue à s'étendre. Même si le nom BEYS y devient rare.

¹⁷² Op. cit. Roger LAGRAVE, p. 32.

¹⁷³ Ibid. p. 37.

¹⁷⁴ Op. cit. Abel CHEVALLEY, p. 173 et 174.

Aujourd'hui, la continuité du nom de cette lignée repose sur les futurs descendants du jeune Evan. Puisse-t-il avoir des garçons et de filles, n'oublions pas que celles-ci peuvent transmettre leur nom.

Wasquehal le 24 décembre 2019



Joseph BEYS
Clémentine CHAGNON, Eugénie COTINEAU
Aurélien, René

-----OOO-----

